



Institut de recherches
et d'études féministes

UQÀM

Rapport de recherche

Regards de femmes âgées sur leurs vieillesse et leurs transmissions intergénérationnelles

Michèle Charpentier, Anne Quéniart et Isabelle Marchand

Institut de recherches et d'études féministes
Université du Québec à Montréal

Septembre 2012

Rapport de recherche

Regards de femmes âgées sur leurs vieillesse
et leurs transmissions intergénérationnelles

Michèle Charpentier, Anne Quéniart et Isabelle Marchand

Institut de recherches et d'études féministes
Université du Québec à Montréal

Recherche subventionnée par le
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
n° 410-2008-1789

Septembre 2012

Les manuscrits publiés sont soumis à un comité de lecture.

Distribution : **Institut de recherches et d'études féministes**
Université du Québec à Montréal
Téléphone : (514) 987-6587
Télécopieur : (514) 987-6742
Courriel : iref@uqam.ca
Commande par Internet : www.iref.uqam.ca

Adresse postale :
Case postale 8888, Succursale Centre-ville
Montréal, Québec
Canada H3C 3P8
Adresse municipale :
Pavillon 210 Sainte-Catherine Est
Local VA-2200
Montréal

Institut de recherches et d'études féministes
Dépôt légal : 3^{ième} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN : 978-2-922045-38-3

Les textes publiés dans ce rapport de recherche n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Table des matières

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1	
QUELQUES CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES	3
1.1 Une perspective féministe et critique du vieillissement	3
1.2 La notion de représentation sociale	3
1.3 Une conception dynamique de la transmission intergénérationnelle	4
CHAPITRE 2	
PRÉCISIONS MÉTHODOLOGIQUES	7
2.1 Une recherche qualitative par théorisation ancrée	7
2.2 La constitution de l'échantillon : qui sont les répondantes ?	7
CHAPITRE 3	
LES REPRÉSENTATIONS DE LA VIEILLESSE ET DE LA GRAND-MATERNITÉ DE FEMMES ÂGÉES	9
3.1. Bien vieillir pour subvertir la vieillesse	11
3.2 Des changements dans les représentations de la grand-maternité.....	12
3.3 Le beau rôle : plaisir et affection d'abord !	13
3.4 De la distance à la substitution parentale, quelle place occuper ?	15
CHAPITRE 4	
RELATIONS ET TRANSMISSIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES DES FEMMES AÎNÉES	19
4.1 Les relations intergénérationnelles conditionnées par les temps sociaux.....	19
4.2 La transmission des connaissances : des savoir-faire souvent matrilineaires.....	21
4.3 La transmission intergénérationnelle des valeurs et des savoir-être.....	23
4.4 La transmission de la mémoire familiale	25
CHAPITRE 5	
ÉLÉMENTS DE DISCUSSION ET CONCLUSION	29
BIBLIOGRAPHIE	31
ANNEXE 1	
GRILLE D'ENTREVUE	37
ANNEXE 2	
PORTRAIT SOCIODÉMOGRAPHIQUE DES RÉPONDANTES	41
LES AUTEURES	47

Introduction

Autrefois définies exclusivement par leurs rôles d'épouse, de mère et de ménagère, les femmes âgées¹ d'aujourd'hui appartiennent à une génération de femmes qui ont ouvert de multiples portes aux générations suivantes (Charpentier et Quéniart, 2007). Dans la foulée de la Révolution tranquille, les transformations sociales ont été nombreuses, ce qui a complètement bouleversé les trajectoires des femmes. C'est notamment leur participation massive à la sphère publique et au marché du travail dès les années 1960 qui a contribué à changer leurs expériences de vie et, forcément, leur vieillissement : « Pour la première fois dans l'histoire, une génération de femmes arrivent à la retraite après avoir fait partie de la population active pendant la majeure partie de leur vie » (Mc Donalds, 2006).

Les parcours des femmes avançant en âge et vers la retraite sont aussi très variés : travail à temps partiel et préretraite (Quéniart, 2007), maintien en emploi au-delà de 65 ans, réinsertion tardive ou postcarrière (Guillemard, 2002), travail domestique et soutien à la famille, militantisme, bénévolat, etc. (Charpentier et Quéniart, 2007) Par conséquent, cette incursion des femmes dans le monde du travail et, par extension, dans un univers de possibles engendre une diversification des figures féminines du vieillissement. Par exemple, on note l'émergence des « supermamies » qui, en continuité avec les « super femmes » des années 1980, « vivent leur retraite à cent à l'heure » (Gestin, 2002), articulant soutien et présence auprès des enfants et petits-enfants, engagements communautaires ou militants, activités de loisirs et voyages, etc. (Charpentier et Quéniart, 2007) En contrepartie, d'autres femmes âgées restent plus centrées sur leur rôle de grand-mère au sein de la famille, sur les pratiques de (grand) maternage, de soin et d'aide aux proches (Langevin, 2002; Charpentier et Quéniart, 2009b). Entre ces pôles, d'autres expériences conditionnent également la vie des femmes : certaines sont restées célibataires, n'ont pas d'enfants, sont lesbiennes, ont eu un parcours migratoire ou ont formé des familles recomposées, etc.

La pluralité des expériences du vieillissement des femmes est une richesse pour la parentèle, leur entourage ainsi que pour l'ensemble de la société (Charpentier et Quéniart, 2007 ; Pennec, 2004). Comme femmes, chercheuses et héritières de ces âgées qui ont influencé nos trajectoires et qui nous inspirent toujours, la pertinence d'approfondir leurs représentations de la vieillesse et de la grand-maternité ainsi que d'explorer les modalités et la nature de ce qu'elles transmettent aux « jeunes » générations s'est imposée à nous.

Ce projet de recherche, subventionné sur trois ans par le Conseil de recherches de sciences humaines (CRSH) (Charpentier et Quéniart, 2008-2011), poursuivait deux objectifs principaux. Le premier visait à mieux cerner les représentations du vieillir des femmes âgées de 65 ans et plus, ainsi que celles ayant trait à la grand-maternité (identification de soi comme femme âgée, leur place et à leurs rôles comme femme âgée et grand-mère au sein de l'univers du privé, etc.). Le deuxième objectif s'articulait sous l'angle de la transmission intergénérationnelle. Quels legs, valeurs et savoirs (être et faire), les femmes âgées transmettent-elles à leurs enfants et petits-enfants ? Quelles sont les modalités et la teneur de ces transmissions ? L'étude de cette dimension portera ainsi son attention sur les dynamiques de la transmission et les facteurs qui y sont associés.

Le présent rapport se divise en quatre chapitres. Les deux premiers chapitres exposent brièvement les assises théoriques et méthodologiques de l'étude, lesquelles s'appuient sur une perspective féministe critique du vieillissement et une approche qualitative par théorisation ancrée. Le chapitre trois présente les principaux résultats, faisant une place importante à la parole des femmes âgées rencontrées. Enfin, le rapport se conclut avec quelques éléments de discussion.

¹ Le terme « femmes âgées » désigne ici des femmes âgées de 65 ans et plus.

Chapitre 1

Quelques considérations théoriques

1.1 Une perspective féministe et critique du vieillissement

Reconnaissant la féminisation de la vieillesse, mais aussi le fait que les rapports sociaux de sexe déterminent l'expérience du vieillissement, ce projet s'inscrit dans les tentatives récentes de rapprochements théoriques et pratiques entre les études féministes et la gérontologie. Ce n'est qu'à partir des années 1970 que des théoriciennes féministes (Sontag, 1972; Russell, 1987; Arber et Ginn, 1991; Heycox, 1997; Bernard et al., 2000; Granville, 2000) se sont intéressées aux aînées, dénonçant entre autres l'androcentrisme des recherches et des discours en gérontologie. De la même manière, en gérontologie, comme l'ont souligné quelques chercheuses, une réticence s'observe quant à l'adoption d'une perspective féministe (Membrado, 2002; Kérisit, 2000; Quadagno, 1999; Charpentier, 1995).

Pourtant, force est de constater que les facteurs structureaux de notre société patriarcale marquent la trajectoire de vie des femmes, entraînant des conséquences réelles, particulièrement au grand âge, et ce, non seulement au plan socioéconomique, mais aussi, par extension, au plan de la santé. Dans le contexte de cette étude, l'approche féministe est d'autant plus pertinente qu'elle reconnaît l'importance du vécu et de la parole des femmes, leur subjectivité, en intégrant des dimensions historiques, structurelles et générationnelles.

1.2 La notion de représentation sociale

Le sociologue Émile Durkheim fut le premier à évoquer la notion de « représentations collectives » pour désigner un ensemble de croyances et de sentiments collectifs qui traduisent « la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent » (Durkheim, 1992 : xvii), en opposition aux représentations individuelles qui émanent de l'individu et qui sont pour lui du ressort de la psychologie. Mais c'est surtout dans la seconde partie du XX^e siècle que cette notion va acquérir ses lettres de noblesse, avec la conceptualisation qu'en fait d'abord Moscovici (1961) dans sa thèse sur la psychanalyse. Avec lui va naître l'idée selon laquelle la représentation est toujours à l'interface de la société et de l'individu, et c'est pourquoi il choisit le terme de représentation sociale plutôt que collective. La théorie des représentations sociales de Moscovici va alors donner lieu, à partir des années 1980, à de nombreuses recherches sur toutes sortes d'objets (la justice, la culture, la santé et la maladie, la vie professionnelle, le corps, la folie, l'enfance, la maternité), selon des perspectives variées (sociologie, psychologie sociale, anthropologie, histoire, sciences politiques, gérontologie sociale).

Les chercheuses et chercheurs s'entendent pour dire que les représentations sociales sont toujours des représentations « de quelque chose (l'objet) par quelqu'un (le sujet) », que cet objet soit de nature abstraite, comme la folie, les médias ou la vieillesse, ou qu'il concerne une catégorie particulière d'acteurs sociaux, comme les médecins ou les enseignantes et enseignants. Elles désignent « une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989 : 36). En tant que manière de penser et d'interpréter le monde et notre relation à autrui, les représentations sociales orientent, justifient ou peuvent expliquer les conduites et les comportements. Elles correspondent donc, globalement, à la nécessité de mieux comprendre comment les individus, dans notre cas les femmes aînées, construisent leur réalité sociale, comment la pensée individuelle s'enracine dans la pensée sociale tout en la modifiant (Quéniart et Charpentier, 2011) :

[Elles sont] une vision fonctionnelle du monde, qui permet à l'individu ou au groupe de donner un sens à ses conduites, et de comprendre la réalité, à travers son propre système de références, donc de s'y adapter, de s'y définir une place. (Abric, 1997 : 12)

La dimension sociale des représentations intervient de plusieurs façons : par le contexte et les conditions dans lesquelles vivent les individus, par les idéologies, valeurs et codes culturels liés aux positions ou appartenances sociales spécifiques et par le cadre de référence d'origine, c'est-à-dire le bagage socioculturel des individus (Jodelet, 1989). Les représentations sociales ont aussi des fonctions identitaires : elles « permettent l'élaboration d'une identité sociale et personnelle gratifiante, c'est-à-dire compatible avec des systèmes de normes et de valeurs socialement et historiquement déterminés » (Mugny et Carugati, 1985 : 183). On voit donc l'intérêt de l'analyse des représentations sociales dans un contexte où la famille et les générations subissent de profonds bouleversements quant à leurs formes et à leurs valeurs et où la vieillesse occupe de plus en plus de place dans notre réalité individuelle et collective.

1.3 Une conception dynamique de la transmission intergénérationnelle

La question de la transmission a surtout été étudiée sous l'angle des échanges de services, allant des enfants vers les parents âgés, et ce, autant en sociologie qu'en gérontologie (Guberman, Lavoie et Gagnon, 2005; Lavoie, 2000; Attias-Dunfut, 1996; Pitrou, 1992). Ces travaux ont le mérite d'avoir mis à jour cette énorme contribution des femmes, jusque-là invisible, et les enjeux qui l'entourent. Quant à nous, c'est dans une autre optique que nous abordons la transmission intergénérationnelle, puisque nous nous sommes intéressées aux connaissances, aux valeurs et savoirs transmis.

Nous inscrivant dans une perspective interactionniste, nous concevons la transmission comme un processus itératif, bilatéral qui demande au moins deux acteurs, soit un légataire (transmetteur), qui agit comme passeur de valeurs (savoir-être), de pratiques (savoir-faire), de biens et plus généralement d'un *ethos*² envers un autre acteur social, l'héritier, qui reçoit et adapte cet héritage, qui le « personnalise ». Autrement dit, les générations les plus jeunes héritent d'une représentation du monde des générations âgées (Percheron, 1993) qu'elles façonnent, transforment et perpétuent (Attias-Dunfut, 1995 : 41). Comme nous l'avons observé dans notre étude précédente sur la transmission des valeurs d'engagement (Charpentier et Quéniart, 2007), on peut s'attendre à ce que les legs des âgées ouvrent la voie à de multiples trajectoires pour les personnes héritières, notamment en regard des changements sociaux qui ont marqué la génération des baby-boomers. Les parents baby-boomers tendent davantage à privilégier des formes d'éducation plus libérales, plus souples et moins contraignantes, mettant l'accent sur l'épanouissement de leur enfant ainsi que sur « l'importance du processus d'individuation et de différenciation sociale » (Gaudet, 2009 : 143). Offrir des opportunités, développer et promouvoir l'autonomie et la réflexivité apparaissent ainsi comme des valeurs que la majorité des parents issus du babyboom souhaitent laisser en héritage à leurs enfants (*Ibid.*).

Par ailleurs, il importe de prendre en compte le fait que les transmissions des âgées s'inscrivent dans un circuit de transmission où plusieurs agents et agentes de socialisation sont à l'œuvre, tant dans les espaces privés (famille immédiate et élargie) que dans les espaces publics (institutions, groupes de pairs, milieux de travail, espaces médiatiques, etc.). La transmission intergénérationnelle est donc intimement liée à un tissu d'interactions sociales et de représentations objectivées qui elles-mêmes varient dans le temps et dans l'espace en regard des parcours biographiques. Ceci est d'autant plus vrai qu'aujourd'hui, l'individu entretient des appartenances successives, multiples et hétérogènes (Dubar, 1996), et donc reçoit de multiples héritages et transmissions. Si la famille n'a pas perdu son rôle d'« instance » de

² Par *ethos*, nous entendons des attitudes, des aptitudes et goûts qui expriment le milieu social d'appartenance (Bourdieu, 1980 : 396).

transmission privilégiée (Commaille et al., 1999), on constate une diversification des lieux et modes de socialisations. En résumé, la transmission intergénérationnelle n'est pas simplement reproduction ou inculcation; les personnes héritières sont aussi des actrices et acteurs sociaux qui « acceptent » ou mettent à distance le capital transmis (De Singly, 1996). Ces diverses dimensions qui modèlent la transmission intergénérationnelle se conjuguent, s'alternent, se croisent simultanément et entrent en contradiction.

Lectures complémentaires

Sur les approches féministes et le vieillissement des femmes, voir :

- Quéniart, A., et M. Charpentier. 2011. « La recherche féministe et les femmes âgées : une rencontre récente » *Labrys. Études féministes*, n° 20, 33 pages. www.unb.br/ih/his/gefem
- Charpentier, M., et V. Billette. 2010. « Conjuguer vieillir au féminin pluriel » dans Charpentier, Guberman, Billette, Lavoie, Grenier et Olazabal (dir.), *Vieillir au pluriel : perspectives sociales*, PUQ, p. 55-72.
- Charpentier, M., A. Quéniart et C. Lebreton. 2012. « Regards féministes sur les vieillissements au féminin », dans V. Caradec, C. Hummel et I. Mallon, *Veilles et vieillissements : regards sociologiques*. Presses universitaires de Rennes (à paraître).

Chapitre 2

Précisions méthodologiques

2.1 Une recherche qualitative par théorisation ancrée

Compte tenu de nos objectifs et de la nature même de notre objet, nous nous sommes tournées vers une méthodologie qualitative inductive, celle de la théorisation ancrée (Paillé et Mucchielli, 2003; Laperrière, 1998) qui s'avère des plus pertinentes pour la cueillette puis l'analyse des perceptions, dans la mesure où elle permet la saisie de discours sociaux liés à des expériences de vie en mouvance et échelonnées dans le temps, en l'occurrence celles de femmes âgées de plus de 65 ans. Précisons également que cette approche vise à produire une théorisation « ancrée » dans la réalité empirique se dégageant des données d'une recherche; son utilisation s'avère au surplus pertinente lorsqu'il s'agit d'analyser des faits sociaux peu étudiés (*Ibid.*).

Privilégiant le point de vue des principales concernées et voulant laisser les femmes âgées s'exprimer le plus librement possible sur leur expérience, nous avons opté pour des entretiens semi-structurés comme méthode de recueil des données. Les entretiens, d'une durée variant de 50 à 90 minutes, ont eu lieu au domicile des répondantes³. Les participantes ont été recrutées par l'entremise de sources multiples en fonction des différents milieux de vie des âgées : associations d'ânés et âgées, groupes de femmes, résidences pour personnes âgées, paroisses et journaux de quartier, milieux de travail typiquement féminins, ainsi que par bouche à oreille. Outre les informations visant à brosser un portrait sociodémographique des participantes, les thèmes abordés s'articulaient autour de deux dimensions. La première s'intéressait aux représentations des femmes âgées et des grands-mères : perceptions et images des femmes âgées, places et rôles dans la société; la deuxième visait à explorer la dynamique de la transmission intergénérationnelle : types, valeurs et savoirs transmis, modes et sens de transmission.

Toutes les entretiens réalisés ont été retranscrits et codés afin de générer des thèmes (anticipés et émergents). Nous avons par la suite regroupé ces thèmes sous des catégories conceptuelles et mis celles-ci en relation les unes avec les autres pour, ensuite, élaborer des hypothèses interprétatives et les confronter avec les théories explicatives globales. Enfin, nous avons réalisé une analyse transversale du matériau afin d'établir la récurrence – ou son absence – des contenus des discours. Cette recherche a permis d'atteindre une saturation des données (Bertaux, 1996) pour la plupart des dimensions d'analyse, tant sur le plan empirique (données répétitives après une vingtaine de récits environ) que théorique (pertinence et solidité des catégories conceptuelles créés). Cependant, le nombre de femmes interrogées par catégorie d'âge ainsi que l'échantillon non représentatif ne nous permettent pas de généraliser nos conclusions à toutes les âgées, notamment aux femmes issues de l'immigration.

2.2 La constitution de l'échantillon : qui sont les répondantes ?

Afin de nous assurer de la richesse du matériau, il était essentiel de diversifier l'échantillon en tenant compte du milieu socioéconomique et de la position sociale des femmes âgées. Concrètement, l'échantillon a été diversifié selon trois variables, soit : 1) l'âge (nous avons utilisé trois cohortes d'ânés, souvent mobilisées par plusieurs chercheurs lorsqu'il s'agit de catégoriser les âges de la vieillesse, à savoir : les 65-74 ans, les 75-84 et les 85 et plus [Lalive d'Épinay et Spini, 2008; Caradec,

³ Les entretiens ont été réalisés par trois agentes de recherche qui ont reçu une formation en méthodologie qualitative et qui avaient une longue expérience d'entretiens semi-directives. Notons que, conformément aux règles éthiques de la recherche, toutes les participantes ont rempli un formulaire de consentement.

2001]); 2) le milieu socioéconomique et la trajectoire sociale (femmes de différents niveaux de scolarité, avec expérience du marché de travail ou non, ayant occupé divers types d'emploi, etc. ; et 3) la situation conjugale/familiale (veuve, mariée, célibataire, avec ou sans enfant).

L'échantillon final se compose de 25 québécoises francophones issues de trois générations : neuf répondantes ont de 65 à 74 ans, dix de 75 à 84 ans et, finalement, six femmes sont âgées de 85 ans et plus. Sur le plan socioéconomique, huit femmes disposent de revenus familiaux modestes ou faibles, quatorze se situent dans la classe moyenne et trois vivent au sein de milieux sociaux plus nantis. La majorité des femmes sont soit mariées (neuf) ou veuves (neuf), les autres étant célibataires (trois) ou séparées ou divorcées (quatre). Hormis les trois femmes célibataires, les vingt-deux autres ont des enfants adultes (quinze répondantes ont entre un et trois enfants et les sept autres, plus de quatre enfants chacune); vingt ont des petits-enfants d'âges variés (neuf répondantes ont entre un et trois petits-enfants, dix répondantes en ont entre quatre et neuf, la dernière a treize petits-enfants); enfin trois femmes sont arrière-grands-mères deux et trois fois.

Sur le plan des trajectoires, des différences ressortent selon la génération. Ainsi, six des neuf femmes de la première génération (65 à 74 ans) détiennent un diplôme universitaire (trois ont un baccalauréat, deux une maîtrise, une un doctorat). Toutes les femmes de cette génération sauf une ont occupé des emplois rémunérés, traditionnellement féminins (enseignante, infirmière, travailleuse sociale) ou non (journaliste, conseillère financière). Enfin, en plus d'avoir fait cohabiter de front le travail et la famille, elles ont été pour la plupart, et le sont encore, socialement engagées, que ce soit au sein de leur communauté ou dans leur activité professionnelle sous forme de bénévolat, sans parler du rôle qu'elles jouent auprès de leur famille.

Pour leur part, les seize femmes appartenant aux catégories des 75 à 84 ans et des 85 ans et plus possèdent une trajectoire typique des femmes nées dans les premières décennies du XX^e siècle, avant l'accès massif des femmes aux études et au marché du travail. En termes de scolarité, sept ont une 9^e année ou moins, quatre une 12^e année et les cinq autres ont fait des études postsecondaires, principalement dans des écoles professionnelles telles que le cours de secrétariat. Dix d'entre elles ont été des femmes au foyer toute leur vie (dont cinq des six femmes de 85 ans et plus), et celles qui ont été sur le marché du travail ont occupé un emploi traditionnellement féminin (secrétaire, aide familiale, ouvrière en usine) avant de se marier. Ainsi, tel que dicté par les normes sociales de l'époque, devenues épouses au foyer, elles se sont consacrées à leur famille et à leurs proches. Seules deux femmes sont restées célibataires sans descendance et ont œuvré comme aide familiale pour gagner leur vie.

Chapitre 3

Les représentations de la vieillesse et de la grand-maternité de femmes âgées

Le présent chapitre expose les résultats obtenus suite à l'analyse de contenu réalisée autour des deux thèmes centraux. Dans un premier temps, nous présenterons les résultats ayant trait aux représentations sociales des participantes. À cet égard, nous nous sommes intéressées à leurs représentations concernant les appellations « femme âgée » et « femme aînée » et, plus largement, à celles concernant la vieillesse et le « bien vieillir ». Ensuite, nous nous pencherons sur les représentations touchant la grand-maternité. Dans un deuxième temps, le thème des relations et des transmissions intergénérationnelles sera abordé. Nous nous attarderons ainsi aux types de relations intergénérationnelles en regard de deux cultures familiales distinctes et, par la suite, nous rendrons compte des connaissances, valeurs et autres savoirs transmis au sein de l'univers du privé. Enfin, la question de la transmission de la mémoire familiale conclura ce chapitre.

L'analyse des représentations sociale de la vieillesse des répondantes nous a permis de dégager leur vision d'elles-mêmes en tant que femme vieillissante. Un des premiers constats, tous statuts sociaux et catégories d'âges confondus, est la réfutation ou la mise à distance de l'expression « femme aînée ». Pour plusieurs répondantes, cette expression est synonyme d'une femme isolée, passive et inactive. En cela, elle renvoie à des représentations négatives : femme malade ou à mobilité réduite, habitant en centre d'hébergement, etc. :

« Quelqu'un assis derrière une fenêtre, puis attendre, c'est comme une prison [les centres d'hébergement]. Ils vont faire du bingo, ils font un petit peu de ceci, de cela. » (Laure, 65 ans)

« Ils sont assis sur une chaise [les aînés], puis [ils] attendent, [...] pour moi, c'est ça, une vraie aînée, qui ne peut pas avancer rien. » (Jeanine, 70 ans)

« [Une femme aînée], c'est quelqu'un avec de l'ostéoporose. » (Barbara, 67 ans)

Même âgée de 91 ans, Josette hésite aussi à s'identifier à une « vieille madame », puisqu'elle n'est pas malade, bien qu'elle se déplace pourtant à l'aide d'une marchette. Une scission se crée ainsi dans l'esprit de plusieurs répondantes entre les femmes âgées relativement autonomes et les femmes aînées « malades ». De toute évidence, les conceptions traditionnelles de la vieillesse, qui l'amalgament d'emblée à la perte de capacités physiques et cognitives et la dépendance, sinon à la maladie, entrent en contradiction avec les récits expérientiels du vieillir des participantes. Par ailleurs, d'autres mentionnent ne pas « se sentir » comme une femme aînée; elles n'ont « pas le temps de vieillir », « d'avoir des bobos et de s'ennuyer ». Pour elles, la vieillesse est associée au ralentissement, à l'inactivité, plus encore, elles n'ont pas le sentiment « d'être vieilles » :

« C'est drôle, mais on se sent pas aînée tant que ça, on vit notre vie, je te dis mon âge, puis je me sens pas cet âge-là. » (Denise, 85 ans)

« Je ne me vois pas, moi, comme [une] personne âgée. De cœur, non, je ne me sens pas là-dedans. » (Bernadette, 76 ans)

« Je ne me considère pas encore comme une femme aînée... » (Aline, 77 ans)

En continuité, Cécile, 80 ans, ne se décrit pas non plus comme une femme âgée, et ce, tout en étant consciente qu'elle se fragilise avec l'avancée en âge – elle évoquera ses *bobos* et sa fatigue accrue tout au cours de l'entrevue. D'emblée, elle mentionne qu'elle est une femme de « caractère »; elle montre

peu d'empathie envers ses congénères, qu'elle juge souvent comme étant « niaiseuses », car « elles se laissent faire ». Son témoignage rappelle le propos de Perrig-Chiello (2001) qui soutient que les personnes âgées, autant que les plus jeunes, ont une vision principalement négative de la vieillesse et, lorsqu'elles sont interrogées et parlent d'elles-mêmes, elles se qualifient de moins passives, moins compliquées, etc., que leurs homologues. De plus, le fait que le vieillissement de la population reste souvent appréhendé comme un problème social et que, conséquemment, les personnes âgées sont vues comme étant un « fardeau social » (Gee et Gutman, 2000) participe aussi à la mise à distance de cette appellation. À cet égard, Mona et Claire dénoncent ces dynamiques d'exclusion sociale, de stigmatisation et d'occultation de leur bagage expérientiel lorsque nous les questionnons sur la place des femmes âgées dans la société :

« C'est des femmes encore actives, c'est des membres encore très actifs de la société. On n'est pas des poids morts pour la société. J'ai beaucoup de misère avec le discours actuellement sur le vieillissement des personnes. » (Claire, 72 ans)

« Je disais à mes petits-enfants : en Afrique, y a un vieux proverbe qui dit : « Quand une personne âgée meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » Alors, j'ai dit : "Tenez compte de l'expérience de votre grand-mère." [...] Je me rappelle quand mes grands-parents parlaient, c'était digne de foi. Aujourd'hui, on a tendance à tenir les vieux dans le coin, puis amusez-les avec une danse de ligne temps en temps. [...] Mais il faudrait qu'on soit écoutées aussi, si t'as le préjugé de dire : [elle] est vieille, il faut qu'elle évolue... » (Mona, 80 ans)

En outre, si la plupart refusent de s'identifier à l'expression « femme âgée » et ne se perçoivent pas de la sorte, c'est souvent parce qu'elle renvoie à l'image d'une « vieille femme », inactive, cloîtrée et vivant en marge de la société. Ces préjugés relatifs au vieillissement que les répondantes évoquent reposent sur une forme de discrimination sociale plus large, à savoir l'âgisme qui prend racine par l'intermédiaire « des croyances fausses et une généralisation abusive » envers l'ensemble des personnes âgées (Coudin et Beaufile, 1997 : 14). Or, ce processus de stéréotypie se manifeste à travers l'action de catégoriser; dans ce cas-ci, les répondantes sont renvoyées à une assignation catégorielle basée principalement sur l'âge (Moliner, Ivan-Rey et Vidal, 2008). En l'occurrence, la catégorisation en elle-même devient en quelque sorte ségrégative et stigmatisante (Ennuyer, 2011). Elles s'excluent donc sciemment de la catégorie homogénéisée « femme âgée » en raison des représentations sociales dominantes et péjoratives attribuées aux personnes âgées, aux femmes plus particulièrement (Perrig-Chiello, 2001).

En revanche, les représentations d'une minorité de répondantes, toutes âgées de 80 ans et plus, révèlent un sentiment d'identification au « nous » des femmes âgées. Par exemple, lorsque nous lui demandons sa réaction aux mots femmes âgées, Marie (80 ans) répond : « Moi, ça ne me dérange pas [le terme] "aîné", il faut bien l'admettre que nous sommes des aînées. » D'autres représentations émergent aussi lorsque quelques répondantes parlent de leurs contemporaines, une génération de femmes nées après la Première Guerre mondiale, ayant connu les grandes crises économiques et les profondes mutations sociales qui ont accompagné les Trente Glorieuses. Elles partagent ainsi des référents familiaux et une vision du monde similaire, basée notamment sur des « événements fondateurs » qui les distinguent d'autres générations (Mauger, 2009 : 8). Leurs représentations se basent sur une gamme d'attributs qui expriment une vision positive des femmes âgées : maturité, intelligence, résilience face aux épreuves, etc., comme l'illustre le témoignage de Chantale :

« Les femmes âgées, ce sont des femmes de ma génération, en général là, des femmes assez intelligentes, qui ont vécu des expériences et qui ont vécu les mêmes choses que moi là, les difficultés, à la même époque que moi. On n'en revient pas personne d'être rendu là où on est rendu [comme société]. » (Chantale, 80 ans)

Pour ces répondantes, appartenir à la catégorie « femme âgée » exprime une « proximité identitaire collective » (« on », « nous ») face à la vieillesse, contrairement à un sentiment d'une « proximité

identitaire individuelle » (« moi », « je »), qui est le propre des personnes qui mettent à distance la vieillesse en se dissociant des autres « vieux » (Hummel, 2001 : 247-248). Pour une majorité des répondantes, cette non identification à la catégorie « femme âgée » exprime aussi une résistance à considérer la vieillesse comme un processus structurant toutes les dimensions de leur vie : leur identité de femme, leur place et leur rôle dans l'organisation sociale, position trop souvent d'à-côté, limitrophe et périphérique à l'action et à l'agir citoyen.

3.1 Bien vieillir pour subvertir la vieillesse

Pour ainsi échapper à ce « ressenti » de la vieillesse et aux images stéréotypées sous-jacentes, il faut rester actives, maintenir une vivacité d'esprit et faire preuve de disponibilité. Quelques témoignages mettent l'accent sur l'importance de préserver une acuité intellectuelle et une posture d'ouverture sur le monde, attitude permettant d'échapper au recroquevillement sur soi-même et à la taciturnité, autre représentation négative associée à la vieillesse. Plus largement, beaucoup ont mentionné vouloir rester « vivantes », maintenir leurs réseaux sociaux et préserver une curiosité citoyenne. Elles souhaitent poursuivre des projets variés, entretenir des passions et continuer leurs activités (professionnelles, d'implications sociales, familiales, etc.). Les divers témoignages ci-après illustrent ces notions :

« Quand l'esprit se referme sur lui-même, c'est là qu'on devient toute ratatinée. [...] Ce que j'aime bien chez certaines femmes, c'est celles qui demeurent actives, physiquement, intellectuellement, et qui ne sont pas juste centrées sur elles-mêmes. Pour moi, c'est important de rester ouverte aux autres personnes et à ce qui se passe dans le monde. » (Claire, 72 ans)

« Vieillir, c'est arrêter d'avoir des projets. Autour de moi toutes les personnes qui s'appellent des "vieilles", c'est des personnes qui n'ont plus de projet. Ce qui ratatine, c'est à l'extérieur, quand on reste replié sur soi, là on vieillit. » (Adèle, 73 ans)

« On vieillit toutes, on se visite entre amies et on se parle de ce qui se passe dans la société et on regarde comment ça a évolué, [...] on trouve que c'est une belle période, on veut rester vivantes. » (Denise, 85 ans)

Pour certaines septuagénaires, bien vieillir indique non seulement une vie active, mais comporte aussi un caractère esthétique : « Moi, je ne vieillis pas. [...] Moi, je veux faire une belle vieille », s'exclame Bernadette (76 ans) pour signifier que le temps ne semble pas avoir d'emprise sur elle. Elles sont plusieurs à évoquer l'importance d'être active régulièrement, de veiller à son apparence physique, de maintenir une bonne condition physique ainsi qu'une vie sociale. Nulle question d'associer la vieillesse au repos et à l'oisiveté; l'activité demeure synonyme de dynamisme et continuité.

« Des femmes de mon âge [...] qui aiment encore se pomponner, aller à la coiffeuse, se faire faire les ongles, aller magasiner, sortir, prendre un verre de vin en mangeant. » (Jeanine, 70 ans)

« J'aime bien les femmes qui font des exercices, et toutes sortes d'affaires pour se garder en forme. » (Lise, 93 ans)

« Bien vieillir... Je n'ai pas le temps de vieillir, d'avoir des bobos et de m'ennuyer. Mes journées ne sont pas assez longues ! » (Bernadette, 77 ans)

Le « prendre soin de soi au féminin » apparaît ainsi associé non seulement aux normes sociales sexuées, mais aussi aux capacités de mobilité, de vitalité et de plaisir qui caractérisent typiquement la jeunesse. Pour une autre répondante, bien vieillir s'actualise entre autres dans le maintien de ses activités militantes au sein du mouvement des femmes. À 71 ans, Josée insiste sur le « devoir de citoyenne » que les femmes âgées ont à jouer au sein de la société. Discours similaire pour Odette, qui continue à faire du bénévolat dans l'organisme communautaire pour lequel elle a longtemps travaillé avant de prendre sa retraite.

« Je trouve que les femmes de 65 ans et plus ont un devoir de citoyennes à mettre en pratique. J'imagine mal qu'à 65 ans et plus, des femmes vivent repliées sur elles-mêmes, que la seule chose ou les seuls intérêts qu'elles ont c'est d'aller jouer aux cartes ou d'aller au bingo ou de s'organiser des voyages et tout ça. Autrement dit, j'ai de la difficulté à concevoir qu'on peut vivre seulement en tournant autour de soi-même, et ça à tous les âges. » (Josée, 70 ans)

« Je suis passionnée par mes activités de bénévolat, je sais que c'est utile, puis ça me passionne d'avoir des projets comme ça, alors j'en vois des femmes autour de moi qui ont mon âge et qui continuent de faire des choses intéressantes. » (Odette, 73 ans)

En revanche, les définitions du bien vieillir s'oblitérent un peu au fur et à mesure que les répondantes avancent en âge (80 ans et plus). Un accent est alors mis sur l'importance de maintenir une bonne santé, de « respecter ses limites » et de demeurer autonome dans les activités du quotidien, c'est-à-dire de ne pas être dépendante pour s'occuper de soi. Par exemple, Josette, 91 ans, affirme qu'en dépit d'une fracture de la hanche nécessitant des soins quotidiens, elle est « toujours debout », signifiant que malgré une mobilité déclinante au cours des années, son autonomie demeure un facteur nodal dans sa représentation d'elle-même en tant que femme âgée.

Globalement, les femmes âgées rencontrées concentrent leurs représentations du vieillissement autour de valeurs positives d'autonomie et de maintien de la santé physique et intellectuelle, état permettant de préserver une vitalité d'esprit. Cette façon d'appréhender leur existence leur permet non seulement de résister aux représentations négatives associées à la vieillesse, mais surtout de « rester dans la vie », dans le continuum de leur existence et des projets anticipés, et non en marge du temps et des réalités contemporaines. Ce « sentiment de continuité de soi » (Mercier, 2010 : 45), qui s'actualise notamment par le maintien des activités, peut aussi être expliqué comme une stratégie de résistance, un refus d'entrer dans la catégorie de la vieillesse des « âgées ».

3.2 Des changements dans les représentations de la grand-maternité

Comme nous l'avons souligné plus haut, la très grande majorité des participantes ne se perçoivent pas et ne se définissent pas comme des femmes âgées ou âgées. Elles refusent ces étiquettes et surtout les stigmates qui les accompagnent. Cela ne signifie pas qu'elles nient le passage du temps, mais plutôt qu'elles tentent de subvertir la vieillesse en restant actives, en forme physiquement, éveillées intellectuellement et ouvertes sur le monde qui les entoure. Ainsi, on comprend mieux qu'à la question : « Qu'est-ce que cela signifie pour vous être grand-mère ? », plusieurs répondantes aient d'abord parlé de leurs propres grands-mères, avant de parler d'elles-mêmes ou de leurs contemporaines. Les souvenirs évoqués ont mis en évidence les énormes changements survenus au Québec dans les représentations de la grand-maternité, sinon de la vieillesse féminine en général :

« J'étais dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Montréal, [...] il y avait un hospice qu'on appelait [comme cela] à 65 ans. [...] J'étais une petite fille et puis on les voyait assis [les personnes âgées] sur le grand balcon et puis ça se berçait et puis, dans ce temps-là, ce n'est pas comme aujourd'hui, ça ne dansait pas. [...] On a beaucoup plus évolué, les mères aussi, le rôle de mère. Et avec la vie qu'on mène aujourd'hui, là, premièrement, je ne me souviens pas d'avoir vu ma grand-mère habillée autrement qu'en noir. À 50 ans, c'était des vieilles personnes. » (Marie, 81 ans)

En écho à ces représentations des « vieilles personnes » d'avant la Révolution tranquille, le terme « grand-mère » évoque pour Pierrette (73 ans) une femme âgée de sa parentèle, coiffée d'une toque sur la tête, une image traditionnelle et stéréotypée, souvent illustrée dans la littérature pour enfants (Bécassine, etc.). Les témoignages font état aussi du courage dont ont fait preuve ces aïeules. Par exemple, Thérèse (86 ans) prend acte de la période austère (crises, guerres, famines, etc.) dans laquelle ont vécu les femmes qui l'ont précédée. Pour elle, l'allégorie de la grand-mère réfère à des femmes

fortes et altruistes, des ménagères qui ont pris soin de leurs proches et de leur communauté dans des contextes de vie ardu.

« Je trouve que ces femmes-là, elles ont fait beaucoup, elles ont donné du temps pour la patrie quand les hommes allaient en guerre. Je trouve que c'est des femmes qui ont été exceptionnelles; quand même d'élever des enfants dans des temps très durs, en guerre et [aussi], des femmes qui font quelque chose pour la société pour aider les uns les autres. » (Thérèse, 86 ans)

Enfin, d'autres notent les transformations apparues dans les modes de génération (Mauger, 2009) et les impacts engendrés au sein des dynamiques familiales et intergénérationnelles. Elles observent que les pratiques grand-maternité se sont modifiées au profit de relations plus intimes et d'un engagement plus soutenus auprès des petits-enfants. Une proximité accrue qu'elle explique notamment par la diminution du nombre d'enfants par famille.

« Je pense qu'on est beaucoup plus vivant avec nos petits-enfants que nos parents. Ma mère avait neuf enfants, je ne peux pas lui en vouloir [de ne pas avoir été très présente auprès de mes enfants], mais ça nous garde en vie les petits. [...]. Mes enfants s'entendaient bien avec elle, mais il n'y avait pas d'autres échanges. [...] elle n'a jamais fait tout ce que j'ai fait. » (Denise, 85 ans)

Bien que Barbara (67 ans) soit plus jeune que Marie, Thérèse et Denise, ses propos corroborent également ce décalage relationnel qui semblait exister. En se remémorant son enfance, elle dépeint les grands-mères comme étant des femmes plus distantes avec leurs petits-enfants et constate que celles d'aujourd'hui s'impliquent activement auprès d'eux.

Si les représentations concernant les femmes âgées suscitent plutôt un rejet en bloc, celles de la grand-maternité apparaissent beaucoup plus positives, en raison notamment de la prise de conscience des changements survenus. Ces transformations majeures dans la famille et la vie quotidienne des femmes (baisse de la natalité, familles moins nombreuses, amélioration des conditions de vie, rapports intergénérationnels plus chaleureux et plus égalitaires) ont modifié les représentations et conséquemment les pratiques des grands-mères. Il devient dès lors possible pour les femmes âgées de jouir de ce rôle.

3.3 Le beau rôle : plaisir et affection d'abord !

Au regard des femmes âgées interrogées dans cette étude, les grands-mères du XXI^e siècle abordent leur rôle en rupture avec le passé, en misant sur le plaisir et sur une présence affectueuse. Cette notion de plaisir dans les rapports avec les petits-enfants, à l'antithèse du devoir d'éducation et des obligations parentales, demeure récurrente dans toutes les entretiens et les expressions utilisées pour l'illustrer sont éloquentes : « cajoler », « gâter », « profiter », « savourer » ses petits-enfants.

« Moi, j'aime ça être grand-mère. C'est important d'être grand-mère. [...]. C'est important, moi, je trouve, on a besoin de grands-mères. C'est l'amour qu'on peut leur donner. » (Pauline, 65 ans)

« Je pense qu'elle [la grand-mère] a plus de temps en profondeur pour savourer les petits-enfants. Elle a plus de temps la grand-mère que quand on est mère peut-être. [...] Tu prends plus le temps de les apprécier. Gâter, ça je dirais, je pense qu'une grand-mère va gâter. » (Laure, 65 ans)

« Une grand-mère qui cajole ses petits-enfants, qui les aime, dépendamment de l'âge là. [...] Une grand-mère, c'est ça. Ce n'est pas d'élever les enfants, c'est de les cajoler puis de les gâter un petit peu [rire]. » (Bernadette, 76 ans)

« Être grand-mère, c'est pouvoir profiter des enfants sans avoir besoin de les élever. » (Thérèse, 86 ans)

D'autres dimensions s'ajoutent aux plaisirs de la grand-maternité, comme partager des intérêts communs et des activités agréables voire même rigolotes avec leurs petits-enfants. Chantal (80 ans) se rappelle avoir fréquemment amené sa petite-fille à la librairie et au restaurant. Même dynamique pour Laure (65 ans), qui varie les loisirs avec ses petites-filles, leur proposant des escapades à Montréal et des activités physiques telles que des randonnées pédestres ou du vélo. En l'occurrence, ces pratiques correspondent au modèle de la supermamie occidentale décrite par divers auteurs et auteures (Olazabal et Desplanques, 2008; Cohen, 2005; Gestin, 2002; Hummel, 1998) c'est-à-dire des loisirs s'inscrivant dans des habitus de classe sociale plus nantie et scolarisée, et ce, peu importe la génération.

C'est avec conviction que les répondantes ont évoqué aussi la stabilité affective et la présence reconfortante qu'assurent les grands-mères dans ce monde en perpétuelle transformation (Charpentier et Quéniart, 2012). Constatant que tout va très vite, mais sans jamais adopter une attitude ou un discours passéiste, celles-ci jouent un rôle important en termes d'écoute et de réconfort visant à encourager les petits-enfants sur différents plans de leur vie.

« Je trouve qu'avec les enfants d'aujourd'hui, il y a le mot présence. C'est comme si les parents sont souvent [...], leurs heures de travail sont très longues. On a l'ordinateur, on a la télévision. Ils n'ont plus cette chance d'avoir quelqu'un qui les écoute, puis qui les écoute jusqu'au bout. À mon avis, les grands-parents de notre siècle, c'est vraiment de l'ordre de la présence. » (Aline, 77 ans)

Femme de milieu modeste et à la trajectoire de vie très traditionnelle, Arlette (98 ans), la doyenne de notre échantillon, va dans le même sens et juge que ce n'est pas utile de « radoter les vieilles histoires ». Selon elle, le passé est « révolu », une grand-mère doit s'intéresser à ce que les enfants aiment et vivent présentement.

« Une grand-mère doit toujours être là ou accessible aux jeunes s'ils veulent venir se reconforter. Au fond c'est ça les grands-mères. [...] C'est s'intéresser à ce qu'ils aiment, dans le sport, dans leurs études, de les encourager, ça c'est très important. » (Arlette, 98 ans)

Pour plusieurs, celles qui ont les moyens de le faire, le rôle d'encouragement prend aussi la forme d'un soutien financier. Mona (80 ans) a légué la maison de famille à son fils et participe financièrement aux projets de ses petits-enfants. De même, Aline (77 ans) et Monique (79 ans) aident leurs petits-enfants à payer leur logement et leurs études. Ces apports financiers sont rendus possibles pour une nouvelle génération de femmes qui ont eu accès au salariat, comme l'ont souligné Attias-Dunfut (2009) et Langevin (2002). Enfin, comme plusieurs auteures l'ont évoqué, les grands-mères remplissent fréquemment les fonctions de « pivot », « piliers » et « gardiennes » de la famille (Quéniart, Charpentier et Chanez, 2008; Brannen, 2006; Gestin, 2002). Elles sont en charge de maintenir les rituels familiaux, le lien à la base duquel s'organise le noyau familial.

« Je pense que c'est comme coordonnatrice [une grand-mère], [...] pour mettre tout le monde ensemble. [...] Je téléphone, je dis à tout le monde ce que les autres font. J'aime ça les prévenir pour les anniversaires de chacun. J'aime ça que ce soit chez moi. » (Denise, 85 ans)

Agir pour éviter ou aplanir les tensions ou les conflits est à cet égard un comportement que plusieurs femmes âgées estiment essentiel pour préserver l'harmonie au sein du réseau familial. Soulignons que, dans notre corpus, les femmes assumant ce rôle de rassembleuse sont âgées de 80 ans et plus, sont autonomes et habitent chez elles. Comme le souligne Marie (80 ans), devenue doyenne de la famille : « Je suis la maison paternelle, maternelle, c'est toujours chez moi qu'ils viennent. » D'ailleurs, Thérèse (86 ans) mentionne que, depuis qu'elle habite en centre d'hébergement, elle n'a plus la possibilité d'organiser les rassemblements et autres événements familiaux. Dans ce cas de figure, la santé devient

une condition déterminante qui influence l'amplitude et la teneur des rôles que les femmes occupent auprès de leurs petits-enfants et au sein des fratries.

En somme, pour l'ensemble des répondantes, les fonctions de la grand-maternité sont caractérisées par l'affection et le plaisir d'une part et, d'autre part, par la présence, l'attention et le réconfort qu'elles offrent à leurs petits-enfants. Le souci de préserver des relations familiales harmonieuses, sinon proxémiques, s'inscrit aussi dans le rôle grand-maternel pour plusieurs. Cette tendance est encore plus manifeste chez les femmes qui sont restées dans la sphère privée, endossant les rôles d'épouse, de mère et de ménagère. En outre, l'analyse des discours des femmes âgées quant à la grand-maternité dévoile que la majorité conçoivent leur rôle dans le prolongement de leur fonction maternelle. Signe des changements sociaux et générationnels, les activités partagées et les rapports avec leurs petits-enfants apparaissent néanmoins plus libres, consentis, sélectifs et individualisés aujourd'hui qu'il y a soixante ans. Par ailleurs, la question de leur responsabilité en tant que grand-mère se pose pour plusieurs et appelle des réponses qui varient selon les conjonctures familiales et les épisodes de vie. Jusqu'où doit aller leur implication dans l'éducation et le bien-être de leur descendance ?

3.4 De la distance à la substitution parentale, quelle place occuper ?

Alors que la conception du rôle des grands-mères fait plutôt consensus parmi les répondantes et se définit autour de quelques fonctions essentielles, la question de la place qu'elles occupent dans la famille aujourd'hui s'avère beaucoup complexe. Nonobstant l'importance accordée à la famille et l'amour porté à leurs descendants, plusieurs répondantes valorisent l'indépendance et l'autonomie dans les rapports familiaux. Conséquemment, elles font preuve d'une certaine réserve et se montrent soucieuses de trouver la bonne distance et la juste fréquence pour elles-mêmes et pour leurs enfants. « Je ne les vois pas souvent, mais je ne m'accroche pas après », résume Jeannine (70 ans). Certaines, comme Claire (72 ans), qui se sont investies dans une carrière ou des activités hors de la sphère familiale, jugent important d'être présentes et disponibles « tout en gardant un territoire », un espace pour soi. La plupart invoquent aussi le principe de non-ingérence dans la vie de leurs enfants; elles ne veulent pas s'immiscer dans l'éducation des petits-enfants.

« Bien, je ne me sens pas responsable de leur éducation. Je veux dire, ça ne m'appartient pas. Puis, ils font leurs expériences les parents. [...] Ça ne m'appartient pas ça, ce n'est pas à moi d'intervenir... » (Laure, 65 ans)

« S'ils veulent que je leur donne des conseils concernant quoi que ce soit, ils m'en demanderont. Je pense que c'est ça, qu'il faut s'occuper de ses affaires, surtout. » (Marie, 80 ans)

« Non [je n'interviens pas dans l'éducation de mes petits-enfants], même que, des fois, cela peut être pénible pour les familles, les grands-mères voudraient mais ça ne les regarde pas. » (Arlette, 98 ans)

En revanche, pour quelques aînées rencontrées, appartenant à diverses générations, les dynamiques intergénérationnelles familiales sont marquées par une promiscuité notable et des relations « tissées serrées » : visites et appels journaliers, confidences très intimes, entraide quotidienne, etc. Quelques répondantes reconnaissent avoir franchi un seuil de proximité avec leur fille, notamment lors de la naissance du premier petit-enfant : « Pour E., j'ai été tellement présente que des fois j'ai volé la place de ma fille. » (Adèle, 73 ans)

Bien que la majorité des répondantes conviennent qu'elles n'ont pas à intervenir directement dans l'éducation des petits-enfants, certaines l'ont fait et plusieurs le feraient dans des situations de crise ou de difficultés majeures vécues par les parents. Les grands-mères agissent alors comme un dernier rempart, une sorte de garde-fou. Par exemple, Pierrette (73 ans) a démontré beaucoup d'engagement

envers son petit-fils qu'elle a pris sous son aile pour le soustraire à une intervention imminente du Directeur de la protection de la jeunesse (DPJ). Dans ce cas de figure, la répondante a accepté un rôle de tutelle et a suppléé momentanément à l'autorité parentale de sa fille, qui était complètement dépassée par les événements. Témoignage similaire du côté de Thérèse (86 ans), qui est intervenue abruptement dans le conflit mère-fils lorsque ce dernier a menacé de fuguer à l'adolescence. Rita (81 ans) a aussi eu à jouer un rôle de substitut; elle a même vécu quelques années sous le même toit que sa fille et ses petits-enfants en raison de la dépendance du père à l'héroïne. Cette expérience contribue à entretenir la proximité de l'aïeule avec les trois générations familiales successives, puisqu'elle est aussi arrière-arrière-grand-mère, mais elle insiste pour dire : « La responsabilité, je ne la veux plus. Je la veux [hésitation] aux endroits que j'aime vraiment, tu sais [...]. »

Si une crise ou une conjoncture familiale difficile amène parfois les grands-mères à prendre plus de place, nos entretiens révèlent aussi que la proximité fluctue selon les petits-enfants. Autrement dit, tous les petits-enfants n'ont pas la même place dans le cœur des grands-mères. Cécile (80 ans) aime beaucoup ses deux petites-filles, mais mentionne ne pas tant apprécier la personnalité de la deuxième. De même, Paulette (79 ans) entretient un rapport privilégié avec sa première petite-fille (enfant unique de sa fille défunte), mais observe une dissemblance dans ses rapports avec les enfants de son fils. En fait, pour ces femmes, c'est l'affinité et non pas la filiation qui définit la place qu'elles accordent à leurs relations avec leurs petits-enfants.

« Pour moi là, Luce, France, c'est des amies. C'est ma petite-fille, surtout Luce, l'autre, je n'y vais pas souvent [la voir]. Disons que je ne l'hais pas [...], parce que c'est la fille de ma fille. Mais je n'aime pas son caractère. C'est simple. » (Cécile, 80 ans)

« Le fait que je les ai gardés moins souvent que j'ai gardé ma première, Gabrielle, le contact n'est pas tout à fait le même. C'est leur caractère aussi, tandis que ma plus vieille, c'est des câlins et des câlins. » (Paulette, 79 ans)

Définir sa place au sein de la famille, trouver la bonne distance, entre pas ou trop d'engagement, dans la vie de leurs enfants et petits-enfants préoccupe beaucoup les femmes âgées qui ont participé à notre étude. Leurs témoignages révèlent des pratiques plurielles et des engagements qui varient selon trois principaux facteurs : 1) la personnalité et le parcours de vie de la grand-mère, 2) la conjoncture familiale dans laquelle évolue les petits-enfants et enfin, 3) le maintien d'une relation aux petits-enfants et son degré de proximité, tributaire de l'affinité interpersonnelle partagée avec les petits-enfants. Bien qu'attachées aux valeurs d'autonomie et au principe de non-ingérence dans la vie de leur descendance pour une majorité, les témoignages révèlent un maintien de la solidarité intergénérationnelle au sein du réseau familial, laquelle se traduit notamment par un soutien à la fois instrumental et socio-émotif. Ce soutien s'actualise de façon diverse selon les dynamiques ou les habitus familiaux, mais apparaît indéfectible lorsqu'apparaissent des crises familiales.

Lectures complémentaires**Sur les représentations de la vieillesse et de la grand-maternité, voir :**

- Quéniart A., et M. Charpentier. 2011. « Older Women and Their Representations of Old Age : a Qualitative Analysis », *Ageing and society* , p. 1-25.
- Marchand, I., Quéniart A., et M. Charpentier. 2012. « Regard des femmes âgées sur la vieillesse : représentations sociales et rapport au temps », dans *De l'assignation à l'éclatement. Continuités et ruptures dans les représentations des femmes*, ouvrage collectif sous la dir. de Dominique Bourque, Francine Descarries et Caroline Désy, Montréal, Les Cahiers de l'IREF, Collection Agora n° 4, accepté pour publication, (à paraître).
- Sigouin, C., Charpentier, M., et A. Quéniart. 2010. « La grand-maternité chez les Inuit : portrait d'une réalité méconnue ». *Nouvelles Pratiques sociales : Les autochtones*, vol. 23, n°1, p. 114-129.
- Marchand, I., Quéniart, A., et M. Charpentier. 2010. « Vieillesse d'aujourd'hui : les femmes âgées et leurs rapports au temps », *Revue Enfances, familles, générations*, n° 13 : Les expériences temporelles des aînés à travers les récits du vieillir, p. 59-78.

Chapitre 4

Relations et transmissions intergénérationnelles des femmes âgées

Le deuxième thème investi dans le cadre de cette recherche s'articule autour de la transmission intergénérationnelle. Qu'est-ce que les femmes transmettent ou ont transmis à leurs proches, à leurs enfants et petits-enfants ? De quels types de transmissions s'agit-il ? Quelles sont les modalités et les dynamiques de transmission au sein de la famille ? Quels souvenirs ou héritages souhaitent-elles léguer à leur descendance ? Au fur et à mesure que se déroulaient les entretiens, nous avons constaté, globalement, une certaine difficulté à aborder cette question de la transmission intergénérationnelle. D'abord, le caractère spontané de l'entretien peut expliquer en partie l'hésitation à répondre dans l'immédiat à des questions auxquelles on s'attarde peu dans le quotidien. D'ailleurs, nous avons souvent dû exemplifier le concept qui, *a priori*, apparaissait abstrait, sinon inintelligible pour plusieurs répondantes. D'autre part, pour l'ensemble des thèmes couverts, une majorité de femmes âgées interrogées nous ont semblé bien modestes : parler d'elles, de leurs rôles, de leur influence au sein des univers privés s'est avéré plus complexe qu'anticipé. Leurs réactions, leurs hésitations, leurs réflexions témoignent, selon nous, d'une non-reconnaissance ou du moins d'une minimisation de leurs savoirs et de leurs compétences. Cette dynamique était particulièrement palpable chez les femmes ayant eu des trajectoires traditionnelles comme mère au foyer et ayant peu investi d'autres sphères en dehors des engagements de proximité auprès des proches et de la parenté.

Par-delà ces difficultés initiales, nous avons néanmoins pu mettre en relief différents types et modalités de transmission intergénérationnelle au sein des familles. En premier lieu, nous discuterons des types de relations intergénérationnelles qui s'inscrivent au sein d'une culture familiale marquée par la mutualité/réciprocité ou la solidarité/autonomie. Nous nous intéresserons en deuxième lieu à la transmission des connaissances, des savoir-faire domestiques, ainsi que des passions. En troisième lieu, seront exposés les valeurs et les savoir-être que les femmes transmettent à leur descendance, puis nous poursuivrons avec le thème des mémoires familiales, aussi transmises dans la succession des générations. Nous rappellerons en dernier lieu les legs finaux : quels souvenirs les femmes âgées souhaitent-elles laisser d'elles-mêmes ?

4.1 Les relations intergénérationnelles conditionnées par les temps sociaux

À la vieillesse, les modalités et le temps consentis aux relations intergénérationnelles se modifient à l'aune des trajectoires, qui sont elles-mêmes en changement aux « 3^e et 4^e » âges. En effet, ralentir ou prendre congé du travail salarié permet d'oblitérer les rôles sociaux jusqu'ici endossés au sein de la sphère privée et publique; l'individu s'engage dans une « transition biographique » importante où l'accent est mis sur la reconsidération des priorités personnelles et des nouveaux projets de vie (Pennec, 2004 : 99). Plus d'une moitié de nos répondantes à la retraite ou qui se la remémorent ont mentionné ce temps de répit qui s'aménage à la suite d'un parcours où le travail domestique, d'éducation et de soins aux enfants et aux proches accaparait alors une grande partie de leur temps, sinon la totalité pour deux d'entre elles. C'est souvent le départ des enfants de la maison qui laisse *a posteriori* l'occasion de s'occuper de soi-même, de penser à soi et de se divertir avec de « petits plaisirs ». Certaines évoquent en ce sens la réalisation de voyages, l'accomplissement de rêves inassouvis ou encore leurs désirs d'investir de nouvelles passions.

« Je peux faire des rêves, puis accomplir ce que je veux. [...] Je fais des voyages, je n'en refuse aucun. Je n'en ai pas fait beaucoup dans le temps que j'élevais ma famille. » (Pierrette, 73 ans)

« Je prends des cours d'aquarelle [...] Il y a ce côté expression, cette sensibilité et expression de la beauté que je souhaite développer. » (Odette, 73 ans)

La notion de voyage apparaît corollaire d'un désir de liberté, d'extériorité et de réalisation personnelle. De plus, le fait de vouloir se divertir est ici révélateur d'un nouveau regard sur soi, sur ses intérêts personnels dans le cadre d'une temporalité qui échappe dorénavant aux impératifs du devoir maternel ou familial. Les urgences quotidiennes propres au mitan de la vie se font évanescences; on vit davantage dans l'ici et maintenant en optimisant le temps présent (Houde, 2003). Ce cycle de vie où le temps devient de plus en plus poreux, de moins en moins structuré par les obligations de la vie adulte, correspond, dans tous les récits, à la période de la retraite, ou de la préretraite, soit celle des femmes elles-mêmes si elles ont eu un travail rémunéré, ou sinon celle du conjoint. Ainsi, pour les répondantes mariées et qui disposent de conditions matérielles nécessaires à l'édification de tels projets, la mise au rancart des responsabilités familiales et le retrait du marché du travail permettent de « faire une belle vie » comme disait l'une d'entre elles. Cette mise « à distance de l'organisation antérieure des temps » (Pennec, 2004 : 10) offre au surplus l'opportunité d'investir de nouveaux champs, par exemple les arts ou les études, jadis mis de côté. Enfin, dans tous ces récits, c'est la retraite qui semble être l'« acte repère » ou « acte inaugural » à partir duquel naît ce désir d'exploration d'un nouvel horizon de vie (Charton, 2005 : 71).

Si le troisième âge, ainsi que, de façon corollaire, la retraite, « paraît ouvrir sur un âge de liberté » (Lalive d'Épinay, 1995 : 339), cette redéfinition du rapport aux temps et des relations intergénérationnelles demeure largement conditionnée par les positions sociales des répondantes. Issues de milieux socioéconomiques variant de moyens à plus nantis, mariées ou veuves, ces femmes en tête de la génération pivot décrite par Attias-Donfut et Segalen (2001), âgées entre 65 et 75 ans, ont eu la possibilité de faire des études postsecondaires et de mener une vie professionnelle. Ayant profité des changements sociaux en matière de travail, de famille et d'éducation, plusieurs ont refusé de se cantonner dans les pratiques exclusives de maternage et du prendre soin; leurs parcours de vie sont donc marqués par plus d'individualisation et de mobilité sociale (Attias-Donfut, 2009). Par conséquent, elles disposent aujourd'hui de meilleures conditions socioéconomiques que les femmes des générations antérieures et aménagent leur retraite dans une perspective de redéfinition d'espaces personnels, conjugaux et familiaux. Le temps consacré aux petits-enfants et à la famille demeure toujours présent, mais il ne mobilise pas « tout » leur temps; un esprit d'autonomie et d'indépendance marque la culture familiale et les modalités des relations intergénérationnelles de ces femmes.

En revanche, pour une majorité de répondantes des catégories 2 et 3, soient celles âgées de 75 ans et plus, les moments consacrés aux proches apparaissent monopoliser une grande part de leurs activités et instants de loisirs, sinon la presque totalité de leur temps. Se distanciant donc des plus jeunes répondantes réclamant du temps à soi, des activités et des loisirs personnels, leurs discours et leurs temps libres restent focalisés sur les engagements et les responsabilités familiales. Leurs témoignages semblent ainsi refléter une « culture de mutualité » où la réciprocité dans l'échange des ressources, des soins, des services entre les générations s'effectue de façon continue (Brannen, 2006) ou, selon Attias-Donfut (2009), de manière directe. Autrement dit, l'accent est mis sur la réciprocité bilatérale de l'entraide familiale; le soutien mutuel reste tant instrumental que socio-émotif entre les membres de la parenté. Plus encore, ce dernier semble « aller de soi » et peut être appréhendé comme une pratique normative.

« S'il arrive de quoi, tu n'as pas besoin de chercher 56 voisins, t'appelles ta sœur, t'appelles, c'est comme ça. » (Jeanine, 70 ans)

« Je trouve qu'ils ont besoin de moi autant que moi [d'eux]. Si ma fille se chicane avec son mari, elle s'en va voir maman. Mes petits-enfants, c'est pareil. [...] À chaque soir, je m'en vais les embrasser et puis je m'en reviens à la maison. » (Pauline, 65 ans)

Pour ces répondantes, issues des milieux socioéconomiques modestes et moyens, c'est l'institution familiale qui « soutient le temps », tant présent que futur (Roussel, 1989, cité dans Charton, 2005 : 66). C'est dans cette perspective de solidarité intergénérationnelle que les temps sociaux de plusieurs des femmes interrogées restent occupés quasi exclusivement par les pratiques de « grand-parentage » (Attias-Donfut et Segalen, 2002), ainsi que sur « le travail du proche » (Pennec, 2009). Les relations intergénérationnelles sont en outre marquées par une promiscuité et une étroite réciprocité.

En somme, entre temps pour soi et temps pour les autres, les modes de relations intergénérationnelles des répondantes se scindent selon deux facteurs : leur âge et leur génération d'appartenance. Les femmes de la première cohorte de la génération des babyboumeurs ont investi davantage leurs parcours et se permettent dorénavant plus de projets autonomes et personnels. Divisé entre rôle traditionnel et contemporain au sein du privé, le partage de leurs temps sociaux au moment de la retraite est davantage vécu « comme un projet de maîtrise de l'existence » (Charon, 2005 : 66). Les relations intergénérationnelles sont par conséquent conditionnées par la pluralité de temps sociaux à orchestrer – temps à soi, conjugal, familial et intergénérationnel. Pour les répondantes âgées de 75 ans et plus, la division sexuelle de l'espace et du travail, le rôle d'aidante et de soignante, les tâches de l'intérieur ainsi que le travail du proche (Pennec, 2009) caractérisent leur existence; plus encore, ces rôles participent à leur définition de soi en tant que femmes âgées. À la vieillesse et au grand âge, leur parcours et rapport au temps se placent sous une « logique de continuité et de tradition », dans le sillage des normes et des rôles familiaux bien circonscrits (Charton, 2005 : 72). Le soutien à la famille et le travail sororal demeurent ainsi des valeurs nodales qui déterminent les modalités, sinon la teneur des relations intergénérationnelles.

4.2 La transmission des connaissances : des savoir-faire souvent matrilineaires

Lorsque nous avons interrogé les répondantes sur les savoir-faire qu'elles ont transmis ou transmettent encore à leurs petits-enfants ou aux jeunes qu'elles côtoient, nombre d'entre elles ont évoqué une gamme de connaissances liées au domaine du privé et du domestique principalement. La transmission intergénérationnelle se fait d'abord et surtout dans la sphère familiale. D'abord, dans les témoignages de plusieurs femmes (Paulette, Odette, Monique, Pauline, Denise, Adèle et Gabrielle), toute une myriade de transmissions s'exprime à travers l'univers culinaire : apprendre aux petits-enfants à cuisiner pour les amuser (ex. : faire des biscuits colorés), pour les initier aux traditions culinaires lors des rituels (ex. : les beignets de Noël) ou encore pour partager des recettes transmises de génération en génération (ex. : une recette de tarte). Il s'agit également de les faire participer à la préparation des repas pris ensemble et, dans quelques cas, de leur enseigner à cuisiner au quotidien afin qu'ils et elles puissent se débrouiller une fois adulte.

« Ma plus vieille [...] ça fait deux ou trois ans là, dans le temps des Fêtes, elle vient ici faire les beignes avec moi, c'est moi qui lui a montré comment faire les beignes, elle vient m'aider, puis c'est elle-même qui les fait, je lui dis comment. » (Paulette, 79 ans)

« Il y a des choses en cuisine. M. elle veut toujours aider [lors des repas]. [...] Elle aime la cuisine, toute la vaisselle puis faire la nourriture. Je sens que là il y a un grand intérêt. » (Adèle, 73 ans)

« Moi, c'est le manger, mon petit-fils, il va monter sur une chaise et puis il va battre le gâteau. Ça revole partout, mais je ne parle pas. Et puis les biscuits, je les appelle et [leur dit :] "Ça te tentes-tu de venir aider grand-maman ?" Ils vont faire des biscuits beurre de peanut. » (Pauline, 65 ans)

« Parfois, je fais de la pâtisserie et puis, j'en colore des formes et ils adorent ça faire des biscuits. Ils se font des bonhommes et des ci et des ça. C'est un plaisir, ils demandent quand on va faire des biscuits. » (Monique, 79 ans)

La cuisine, en tant qu'espace et savoir-faire, joue un rôle important dans les rituels familiaux et les moments de loisirs passés en compagnie des petits-enfants. Par exemple, pour Odette, c'est entre autres par l'entremise de la confection de biscuits qu'elle cherche à développer leur créativité et leur imagination. Quant à elle, Monique se remémore sa mère en train de cuisiner et de rire, les journées passées à la cabane à sucre de la famille et autres souvenirs d'antan; « faire à manger, c'est donner du plaisir », confie-elle. Domaine du privé et espace symbolique, la cuisine apparaît en outre comme un lieu de rassemblement auquel est associé un ensemble de mémoires et de pratiques permettant de se retrouver parmi les siens, de perpétuer les traditions et de consolider le lien intergénérationnel.

De la même manière, la couture ressort des témoignages comme une connaissance pratique que les femmes transmettent à leurs filles et leurs petites-filles. À l'instar de la cuisine, mais moins fréquemment évoquée, la couture demeure un savoir-faire qui se transmet de manière matrilineaire, dans la lignée féminine. Bernadette, Paulette et Jeanine mentionnent brièvement avoir enseigné ce savoir à leur descendance sans beaucoup plus de détails. Cependant, apprendre à coudre, tout comme à tricoter ou faire de la broderie vient vraisemblablement de la volonté des petites-filles.

« Il y a juste V. qui m'avait demandé [d'apprendre] à tricoter, pis aussi de coudre. Oui, j'aime à transmettre ce que je sais faire. Mais y'en a pas beaucoup qui me l'ont demandé. » (Bernadette, 76 ans)

« S'ils me demandent quelque chose [mes petits-enfants], par exemple, quand j'ai été à Toronto l'an passé, ma petite-fille m'a demandé : "J'aimerais ça apprendre à faire des tartes." À Drummondville [...] mon petit-fils, par exemple, m'appelle [et me demande :] "Tu pourrais-tu me coudre une cape rouge ?" [...]. Des choses comme ça, ma petite fille m'a demandé à un moment donné : "J'aimerais ça apprendre à coudre." » (Marie, 80 ans)

La transmission de ce type de connaissance se fait en outre « à la demande » des petits-enfants, sans imposition et, à l'instar de la nature de leurs relations, basée sur le plaisir et le libre choix. Si de la nostalgie émane du témoignage de Bernadette du fait que peu de ses descendants et descendantes aient manifesté leur intérêt pour apprendre ce type de connaissances pratiques, Marie pour sa part ne semble pas s'en formaliser outre mesure. Par ailleurs, nous observons dans ces discours une nette division sexuelle, tant dans la demande venant des petits-enfants et dans le processus de transmission : aux filles les travaux liés au domestique et à l'intérieur, aux garçons les tâches manuelles et les activités réalisées avec le conjoint.

« Les garçons aidaient leur père et si c'est des choses matérielles, [cela revenait] plus à ma fille parce que c'est une femme, comme laver la vaisselle, ou bien donc faire le ménage, laver les vitres. Ce que je lui ai enseigné quand elle était jeune. » (Bernadette, 76 ans)

En continuité, Pauline, issue de la classe populaire, met l'accent sur les jeux de cartes, passion à laquelle elle a initié son petit-fils, lequel est devenu très doué. D'autres répondantes lui font écho en rappelant les passions qu'elles transmettent à leurs descendants. Cependant, pour certaines femmes issues de la classe moyenne (Jeanine et Adèle) et pour celles de milieux mieux nantis (Claire, Barbara, Marie) ce sont les arts, la culture, la littérature qui sont mis de l'avant. Barbara considère en ce sens que le plaisir de la lecture, « c'est peut-être la chose la plus importante [à transmettre] », comme elle le réitère après avoir rappelé la panoplie d'activités et de loisirs (musique, le sport, etc.) qu'elle et son mari ont offerts à leurs enfants, l'idée étant qu'ils puissent choisir des activités qui leur plaisent et qu'ils décideront d'investir d'eux-mêmes une fois devenus adultes.

« On essaie de leur offrir une panoplie de choses, qu'ils choisissent les choses qu'ils aiment. [...] Ils ont appris des choses comme la natation, le sport, la musique. [...] essayer d'offrir le plus de choses possibles pour qu'ils puissent choisir les choses qu'ils leur plaisent, qui les intéresse. » (Barbara, 67 ans)

En gardant en tête cette notion d'offrir des possibilités diversifiées à leurs enfants, aussi bien aux filles qu'aux garçons, Barbara mentionne qu'elle a tenté de se dissocier de l'éducation traditionnelle, c'est-à-dire de la socialisation sexuelle dans les modes d'éducation des enfants. Dans cette perspective, Gaudet (2009 : 142), dans ses travaux sur la génération des babyboumeurs, met en exergue cet univers des possibles qui s'est ouvert à la génération de l'après babyboom et qui représente pour les parents un « legs générationnel » : « les contraintes normatives relatives aux processus individuels de choix de vie ne sont pas un héritage qu'ils veulent transmettre. Ils privilégient, pour la plupart, une éducation où leur enfant pouvait se différencier. » Ainsi, « offrir des choix, choisir sa voie », développer et promouvoir l'autonomie et la réflexivité sont ainsi devenues des valeurs que la majorité des parents souhaitent laisser en héritage à leurs enfants (*Ibid.* : 142).

Du même souffle, Barbara poursuit en évoquant l'accent mis sur l'éducation sur le plan de la culture générale : la langue anglaise, la politique, la religion, etc. Par exemple, elle estime essentiel que ses enfants aient une connaissance de la religion catholique, « ne serait-ce que pour contester d'autres personnes », conclut-elle. Développer un esprit critique apparaît être en filigrane un apprentissage élémentaire, sinon allant de soi pour cette femme éduquée, écrivaine et mariée à un cardiologue. Enfin, Rita, issue d'un milieu populaire, s'est découverte une véritable passion pour la réflexologie, pratique qui l'a aidée à maintenir une bonne santé depuis lors, et elle transmet autant que faire se peut ses connaissances paramédicales à ses petits-enfants.

En conclusion, pour les femmes, la cuisine semble constituer un moyen de transmission des habits de la culture familiale. La même dynamique existe pour la couture, savoir-faire se transmettant par la lignée féminine. Finalement, les répondantes nous ont également parlé des valeurs et des savoir-être qu'il leur importait de transmettre et que nous abordons dans la prochaine section.

4.3 La transmission intergénérationnelle des valeurs et des savoir-être

Lors de nos entrevues, peu de femmes ont tenu un discours passéiste et moralisateur concernant les valeurs sociales. En revanche, plusieurs ont identifié une gamme de valeurs fondamentales, faisant partie de leur propre socialisation, qu'elles jugeaient importantes de transmettre à leur tour. Le respect, l'honnêteté, la franchise et l'intégrité ressortent en premier lieu dans une majorité de témoignages. Par exemple, Jeanine ne supporte pas la malhonnêteté, souligne qu'elle a éduqué ses enfants dans une « communication respectueuse », dans le dialogue, et insiste pour que ses filles en fassent autant avec leurs enfants. Cette notion de respect, qui apparaît si cruciale pour elle comme pour d'autres, s'étend aussi au respect de soi, de son intégrité psychologique et physique. En deuxième lieu, les valeurs que les femmes souhaitent transmettre, ou disent avoir transmis dépendamment de leur âge, se déclinent sous divers termes, mais souvent dans un sens analogue. Si la franchise et le respect restent presque toujours présents en toile de fond, sont aussi et surtout évoquées en rafale des notions comme la persévérance, la détermination, la vaillance et le travail, la confiance en soi, l'intégrité, etc.

« L'honnêteté, la franchise, le travail, on gagne notre pain à la sueur de notre front, on n'attend pas après les autres, on est tous des travailleurs. C'est du monde qui se lève. [...] Quand on a la santé, on s'entoure du travail, on fonctionne, on gagne notre vie, on est heureux. » (Monique, 79 ans)

« Le goût aussi du travail bien fait. Ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait, sans être perfectionniste, mais le goût du beau. Puis être capable d'aller jusqu'au bout aussi [de ses projets]. » (Adèle, 73 ans)

« D'avoir confiance, [...] être honnête, être intègre puis de dire la vérité, même si des fois on s'est trompé. Puis aussi, c'est d'aimer... Bien d'être franc finalement, d'être soi-même, puis d'être confiant. Ça revient, je pense, à ça. Être respectueux. » (Laure, 65 ans)

Dans un même ordre d'idées, Thérèse et Odette mettent l'accent sur des valeurs comme la générosité, le don de soi, le partage et la solidarité. Femme engagée socialement, Thérèse (86 ans) est fière de mentionner que certains de ses enfants sont impliqués dans une fondation liée à la santé. Odette pour sa part exemplifie les gestes posés pour exprimer sa solidarité internationale envers les pays du Sud.

« Il y a une initiative que j'ai prise, ça fait le deuxième Noël et je suis bien contente de mon coup. J'avais fonctionné avec [nom de l'organisme] l'autre année et avec [nom de l'organisme] cette année [...]. Y'a bien des gens qui sont moins [favorisés que nous]. » (Odette, 73 ans)

Dans un registre similaire où une importance est accordée à l'engagement social, Josée et Barbara insistent quant à elles sur la transmission d'habiletés intellectuelles afin que leurs enfants et petits-enfants développent un sens critique et une sensibilité à l'implication citoyenne.

« J'ai plus voulu transmettre des habiletés disons intellectuelles, des habiletés sociales. [...] Une ouverture, s'intéresser à ce qui se passe dans la société, avoir un minimum d'engagement, un minimum de sens critique aussi. J'étais prof de philo, donc c'est ça que j'essayais de dispenser dans mes cours, de développer le sens critique. Puis j'ai essayé de le développer chez lui et je pense que j'ai assez bien réussi. » (Josée, 71 ans)

Josée a cherché à transmettre une conscience sociale à son fils, tout comme Barbara qui a initié ses enfants à la militance — « la politique est toujours présente à la maison », affirme-t-elle — ainsi qu'au « monde des idées », favorisant aussi le développement de l'esprit critique. Des rapprochements peuvent ici être tissés avec les travaux de Quéniart, Charpentier et Chanez (2008), qui se sont penchées sur la transmission intergénérationnelle des valeurs d'engagement des femmes âgées. Notons entre autres que les descendants et descendantes des âgées héritent non seulement de pratiques d'engagement, mais aussi d'une représentation du monde (Percheron, Meyer et Muxel, 1993). Ces représentations et pratiques entendent ainsi « favoriser une ouverture sur le monde, fournir un cadre d'analyse et sensibiliser à des causes qui dépassent l'intérêt individuel, voire deviennent un mode d'engagement en tant que tel. » (Quéniart et al., 2008 : 158)

En ce qui a trait aux valeurs d'égalité entre les sexes, seule Pierrette exprime franchement les valeurs féministes qu'elle estime avoir transmises à sa fille et qu'elle s'efforce maintenant de transmettre à ses petites-filles. Elle insiste sur la nécessité de l'indépendance économique des femmes, en l'occurrence de ses petites-filles. Pour atteindre cette autonomie, elle leur répète l'importance d'effectuer des études avant d'entreprendre tout projet familial, l'idée sous-jacente étant de favoriser leur mobilité professionnelle, sinon ascendante, afin que ses petites-filles « aillent loin ».

« Je suis féministe et je leur dit [à mes petites-filles] et elle aussi à E. [ma fille], elle tient ça de moi. Je dis qu'il faut que les filles soient autonomes, indépendantes. Faut pas qu'elles attendent ou dépendent d'un homme comme nous autres on [en] dépendait, je trouve ça insupportable. [...] Moi je leur dit : "Faites vos études pour gagner un beau salaire, après faites les enfants." [...] Mais je dis : "Si vous ne faites pas d'études, fiez-vous pas sur l'homme parce qu'aujourd'hui ça dure pas les ménages, c'est rare." »

Enfin, quelques-unes nous ont confié qu'elles voulaient transmettre leur « joie ou goût de vivre », que ce soit par l'entremise de passions, telles que la danse, la musique ou les arts, ou encore par des attitudes simples comme le rire, le bonheur, etc. Il s'agit ici de tenter d'inculquer à leur descendance une philosophie de vie et un savoir-être intangible, mais pourtant bien réel.

« Si on danse, on ne peut pas être fâché. La musique nous accapare, et tu as le goût de vivre. Et je danse encore. Et je l'apprends à mes enfants et mes petits-enfants parce que je leur dit : "Écoutes, la vie là, c'est court en réalité, tu sais." » (Rita, 81 ans)

« Je pense qu'ils apprennent des folies de moi [mes petits-enfants]. J'aime ça les faire rire. Moi, on m'appelait "un petit rayon de soleil". J'étais, bien je le suis encore, j'aimais rire puis tout cela. » (Laure, 65 ans)

Ces dames âgées agissent en quelque sorte comme des modèles. « Qu'est-ce qu'on transmet à nos enfants ? », répète Marie suite à notre question, « Eh bien, c'est ça, c'est ta façon d'être, ta façon d'agir. Je pense que je leur transmets par exemple. Parce qu'ils voient bien que je suis passionnée ». En outre, nous pourrions dire simplement que l'on transmet ce que l'on est, d'où la diversité des valeurs, des savoirs, des savoir-faire transmis par les femmes âgées. « Les enfants vont regarder les aînés et vont se dire : "Quels sortes de cheminement eux ont fait ?" », résume Arlette (98 ans). C'est donc par l'observation et l'intériorisation des comportements et des attitudes des générations plus âgées que les jeunes générations acquièrent des savoir-être (Bengston et Martin, 2001).

4.4 La transmission de la mémoire familiale

Au fil des entrevues, nous avons cherché à savoir si les répondantes transmettaient une partie de leur histoire, de leurs expériences ou encore si, comme personnes âgées, en tant que groupe social, elles transmettaient une mémoire sociohistorique. Répondre à ces questions s'est avéré difficile pour les femmes interrogées⁴. Néanmoins, plusieurs d'entre elles nous ont mentionné qu'elles transmettaient à leurs petits-enfants des pans ou des parcelles de l'histoire de la famille. Cette transmission s'effectue principalement par l'entremise de la narration d'histoires ou de récits expérientiels des aïeux, que ce soit le grand-père décédé ou encore la vie des arrières grands-parents. Ainsi, Loraine, Denise, Cécile, Pierrette, Paulette, Claire et Monique ont toutes rappelé les moments passés avec leurs petits-enfants, souvent durant leur enfance, où elles racontaient des souvenirs de famille.

« Je pense qu'il aimerait savoir toute l'histoire à partir de son grand-père jusqu'à ce qu'il est maintenant lui aujourd'hui. » (Loraine, 77 ans)

« S'ils sont près des aînés [les petits-enfants], ils aiment à se faire raconter des choses. Parce que ma plus vieille, petite, elle ador[ait] quand on racont[ait]. Elle était toute petite et puis, elle s'assoyait [et disait :] "Raconte." Fallait raconter ce qui nous est arrivé dans la vie, des bonnes choses comme des mauvais moments, des folies qu'on a faites, c'est ça que les jeunes, je pense, ils veulent savoir. » (Paulette, 79 ans)

« J'aime ça raconter et ils aiment ça écouter [mes petits-enfants]. Je me souviens que mon père racontait beaucoup. Mon père, il est né au début de 1900, ça nous met loin, puis lui nous parlait de son grand-père. » (Denise, 85 ans)

Denise relate ainsi non seulement l'histoire de ses parents, mais aussi celle de ses grands-parents. Quant à Monique, elle se rappelle le plaisir que procure le partage de souvenirs entre les membres de la famille. Lors de réunions, ils se racontent des anecdotes du passé ayant trait à l'histoire familiale. À travers ces récits se construit une transmission orale de la mémoire familiale : comme elle, et ses parents avant elle, ses enfants racontent à leur tour leur propre enfance à leurs enfants. Elle veut d'ailleurs que ses descendants se souviennent d'elle comme d'une conteuse d'histoires :

⁴ En lien avec les difficultés rencontrées lors des entrevues, énoncées en début de la section, nous pouvons émettre une hypothèse quant à cette difficulté pour nos répondantes de parler de ce type de transmission : comment pourraient-elles se positionner comme transmetteur d'une histoire d'un peuple alors que, traditionnellement et littérairement, elles sont généralement occultées du fil historique et des mémoires de leurs propres sociétés ?

« Que j'aimais conter des histoires avec eux autres, que j'avais du plaisir. [...] Justement dimanche, la fête à Bruno, on s'est réuni pour dîner. [...] On a commencé à conter des histoires de famille, on avait du fun, on riait, c'était effrayant. »
(Monique, 79 ans)

Pierrette et Odette ont aussi tenté de transmettre à leurs petits-enfants une partie de l'histoire familiale par l'oralité, mais elles ont décidé d'utiliser d'autres moyens. Pierrette consigne dorénavant des mémoires de famille en les rédigeant sur l'ordinateur, tandis qu'Odette, aux prises avec un sentiment d'urgence et à la demande de son fils, souhaite enregistrer son parcours avant qu'il ne soit trop tard et que ses souvenirs s'étiolent. Elle se désole aussi de ne pas l'avoir fait pour sa mère :

« On n'est pas assez longtemps ensemble pour le transmettre verbalement et laisser la trace de comment on a vécu. Moi, je sais bien que j'ai eu la nostalgie, car je me disais qu'avant que ma mère meurt, j'aurais voulu l'enregistrer et la vie passe et ce n'est pas fait. À un moment donné, la mémoire est perdue, ils [ne] peuvent plus retracer aussi bien. Ça va m'arriver à l'âge que j'ai, [il] faudrait que j'enregistre maintenant, tant que je peux encore retrouver mes affaires. »
(Odette, 73 ans)

La requête de son fils s'inscrit dans une démarche de conservation et de perpétuation de la mémoire référentielle de sa mère. Odette se souvient d'avoir réuni ses enfants autour de sa mère pour qu'elle leur raconte son histoire et celle de son époque. Elle remarque la curiosité de ses petits-enfants qui lui demandent : « Toi, dans l'ancien temps ? » Ils souhaitent connaître l'enfance et la vie de leur grand-mère. Selon Muxel (2007 : 14), le partage de cette mémoire familiale est capital dans la formation de l'identité des descendants, car « elle restitue l'histoire de l'individu dans l'ensemble des liens généalogiques symboliques qui l'unissent aux autres membres d'une famille à laquelle il a conscience d'appartenir ». C'est ce qu'elle nomme la mémoire archéologique, puisque le processus de transmission « inscrit l'individu dans un espace antérieur à son existence propre » (*Ibid.* : 17).

En continuité, la transmission de la mémoire familiale s'effectue également au moyen d'objets ayant une valeur symbolique, légués de leur vivant à leurs descendantes et descendants. Par exemple, Denise offre certains bijoux de famille à ses petites-filles et constate que l'une d'entre elles porte le pendentif donné avec le portrait de ses arrière-grands-parents qu'elle avait elle-même inséré dans le bijou. Pour Aline, ce sont les ustensiles et autres antiquités de la famille, reçus en héritage, qu'elle attire graduellement à ses descendants et dont elle espère qu'ils les lègueront à leur tour à leurs héritiers.

Enfin, la transmission intergénérationnelle peut aussi s'effectuer autour d'un événement marquant dans la trajectoire dans la vie des grands-mères, c'est-à-dire que l'on choisit d'invoquer une expérience particulière, un vécu spécifique au détriment d'une histoire de vie plus globale. C'est le cas de Cécile, qui a partagé avec sa petite-fille aînée, dès son adolescence, son histoire d'amour peu commune et bouleversante, qu'elle compte également raconter à la cadette dès qu'elle sera plus âgée. Pour Cécile, il s'agit ici de maintenir vivant le souvenir de son défunt amoureux. Cette même narration répétée détient ainsi une fonction de reviviscence comme l'explique Muxel (2007 : 25-26) : « dans cette forme mémoire, la reviviscence est partagée plutôt que transmise ; sorte de *flash back* la mémoire de reviviscence fait resurgir le passé dans le présent. [...] un passé mis en images ».

Lectures complémentaires**Sur les âgées et la transmission, voir :**

- Quéniart, A., et M. Charpentier. 2013. « Initiate, Brequeath and Remember : Older Women's Transmission Role Within the Family », *Journal of Women and Aging*, vol. 25, n° 1 (à paraître).
- Quéniart, A., M. Charpentier et A. Chanez. 2008. « Place et rôle des âgées dans la famille et dans la transmission des valeurs d'engagement : une étude de cas de deux lignées familiales d'âgées engagées », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, p.143-168.

Chapitre 5

Éléments de discussion et conclusion

Les témoignages des femmes interrogées dévoilent la résistance qu'elles opposent aux appellations « femme âgée » et « femme aînée ». Cette désignation renvoyant à la vieillesse et au fait d'« être vieille » n'est pas neutre; elle véhicule des préjugés souvent négatifs à propos du vieillissement. Rappelons que ces préconçus fournissent une vision partielle et grossière de la situation et des réalités des personnes aînées, ce qui est d'ailleurs le propre de la stéréotypie à partir de laquelle l'âgisme prend forme. Il n'est ainsi guère surprenant de constater que la plupart des femmes âgées récusent les préjugés homogénéisants à propos de la vieillesse.

Également, les conceptions du « bien vieillir » exprimées par les répondantes mettent en relief les pratiques discursives et les stratégies qu'elles déploient pour se réapproprier le sens donné à cette période de vie. Elles insistent en cela sur une redéfinition du vieillissement qui donne un sens à la trajectoire présente et future. Comme l'évoque Balard (2011 : 241), « il s'agit de continuer à réaliser des activités qui préservent contre l'identité de vieux » et qui reflètent une continuité de soi-même, ce que l'on a fait et ce que l'on continue à accomplir dans le temps présent. Ces sources de valorisation contribuent à « ancrer le sentiment de sa propre valeur » et son estime de soi dans un contexte social teinté d'âgisme (Caradec, 2007 : 23).

Les récits mettent aussi en évidence l'évolution des représentations de la grand-maternité et la présence des dimensions affective, ludique et réconfortante de ce « beau » rôle. En cela, les aînées d'aujourd'hui, surtout celles issues de la génération du babyboom, marquent une certaine rupture avec les normes de sollicitude et tendent à se distancer des obligations de rôle qui pèsent sur les femmes depuis des décennies. Plus encore, elles inventent diverses activités et pratiques comme grand-mères afin de trouver leur « juste » place entre les valeurs d'autonomie et de solidarité familiale. Évidemment, comme nous l'avons indiqué, cette démarche d'affranchissement est liée aux ressources, aux trajectoires familiales et professionnelles, aux conditions sociales de vie de chacune, de même qu'aux épreuves que traversent leur famille et leur descendance.

Plus encore, la diversité des pratiques et des modèles de grand-maternité est conditionnée par les modes et les dynamiques des relations intergénérationnelles. Après le retrait du travail salarié ou le départ des enfants du foyer, les relations intergénérationnelles sont négociées entre le temps pour soi et le temps pour autrui, que l'on choisit de se réapproprier, d'investir ou de donner en tout ou en partie. Ces différentes configurations des relations familiales reflètent tantôt des pratiques de réciprocité directe et indirecte, tantôt des schèmes d'entraide discontinus, qui influencent aussi les pratiques grand-maternelles. Cette conciliation prend ainsi diverses apparences selon les trajectoires et l'histoire familiale et vient en quelque sorte désamorcer les modèles stéréotypés, sinon dominants, de la grand-mère nord-américaine : supermamie ou bonne mémère (Gestin, 2002).

Qui plus est, si les relations filiales au sein des réseaux familiaux ont changé de mode, passant d'un fort sentiment d'appartenance à la fratrie ou à la descendance, elles apparaissent aujourd'hui plus « négociables et sélectives » (Tassé, 2002 : 205). Comme l'évoque Gaudet (2009 : 128), « le poids des traditions n'est plus suffisant pour tisser des liens ». Les relations intergénérationnelles semblent basées davantage sur les liens affectifs, de plus en plus choisis et sélectifs, mettant ainsi à distance les pratiques d'entraide ou de soutien basées sur des modèles rigides et normatifs. Toutefois, même pour les répondantes qui bénéficient des conditions matérielles nécessaires pour réinvestir la grand-maternité et leur vieillissement dans une logique d'individualité et de loisirs, elles demeurent néanmoins « les

chevilles ouvrières » (Pitrou, 1997 : 149), les gardiennes de la parentèle et des liens filiaux. De plus, elles apparaissent jouer un rôle fondamental dans la transmission de la mémoire familiale comme « organisatrices » des réunions et des rituels familiaux. C'est par l'entremise de la narration des récits de famille que se renforce la cohésion familiale; les raconter leur donne une « âme » et permet de rassembler la parentèle autour d'une norme collective (Muxel, 2007).

Dans cette perspective, les valeurs transmises témoignent des dynamiques régissant les rapports de sexe. Par exemple, les valeurs humanistes que les femmes souhaitent transmettre et léguer à leur descendance reflètent étroitement les caractéristiques et attributs liés au féminin : empathie, respect, communication, intégrité, etc. Cependant, les rapports de classe sociale interagissent aussi dans les dynamiques et les types de savoirs transmis. Les femmes plus nanties ou de classe sociale moyenne, mais scolarisées, sont celles ayant évoqué transmettre des connaissances relatives aux arts et à la littérature, alors que celles issues de milieu modeste ont mis l'accent sur les savoirs domestiques. Dans la même logique, les activités réalisées avec la descendance révèlent aussi les différences de classe sociale. Conséquemment, la transmission intergénérationnelle ne fait pas fi des milieux sociaux et des trajectoires des femmes interrogées, ces facteurs agissent directement sur le bagage de connaissances et de valeurs transmises à la descendance.

Dans une certaine mesure, la transmission n'est donc pas uniquement un acte volontaire; elle s'inscrit dans le large processus de la socialisation au cours duquel les enfants et les petits-enfants intègrent un ensemble de comportements, de valeurs et de savoirs qui participent à leur définition d'eux-mêmes et à leurs actions subséquentes. À cet égard, Mauger (2009 : 16) explique que la transmission du capital culturel et symbolique reste plutôt implicite et est mise en œuvre par des stratégies éducatives et un « travail d'inculcation dissimulé », c'est-à-dire par « l'apprentissage "spontané" de la langue et des usages familiaux, par l'effet éducatif qu'exerce le capital culturel objectivé intégré à l'environnement familial et par toutes les formes de transmission implicites ». Autrement dit, ce qui est transmis, consciemment ou non, demeure forcément tributaire de l'habitus (Bourdieu, 1980). En l'occurrence, la nature des savoirs transmis, les valeurs ainsi que les modalités même de la transmission intergénérationnelle sont ici médiatisées par la logique des rapports de sexe et de classe sociale.

En conclusion, les représentations de la vieillesse et de la grand-maternité se transforment sous l'influence à la fois des normes, des valeurs et des pratiques sociétales et discursives menant à la formation d'identités composites du vieillir. Les dynamiques et les modes de vieillissement ne sont pas statiques, encore moins homogènes; la vieillesse, ou devrait-on dire les vieillesse, se vit aujourd'hui à « des rythmes multiples » (Houde, 2003 : 96) et pluriels (Charpentier et al., 2010). La grand-maternité, qui se recompose également au gré des décennies, offre aujourd'hui des espaces-temps qui apparaissent plus libres et consentis avec les enfants et les petits-enfants. Les descendantes et descendants continuent d'occuper une place importante dans la vie des femmes âgées, et ce, même si les cultures familiales et liens intergénérationnels prennent différentes configurations. Ces configurations sont fortement influencées par les modes de génération (Mauger, 2009) et par les trajectoires des femmes âgées. Ces dynamiques influent à leur tour les types de savoirs transmis. Au-delà du caractère matériel et intelligible des connaissances et des valeurs transmises, les répondantes transmettent également une part de leur « soi », modelé à l'aune des expériences diverses et sérielles qui jalonnent leurs parcours de vie. Ces transmissions d'ordre quasi ontologique apparaissent souvent intangibles, sinon indicibles, parce qu'elles s'inscrivent plus largement dans les processus de socialisation et d'incorporation d'habitus, mais aussi au sein des processus d'individuation propres aux sociétés postmodernes.

Bibliographie

- ABRIC, J.C. (dir.). 1997. *Pratiques sociales et représentations*, Paris : Presses Universitaires de France, 2^e éd.
- ARBER, S., et J. GINN. 1991. *Gender and Later Life*, London : Sage.
- ATTIAS-DONFUT, C. 2009. « Les grands-mères au centre des solidarités familiales », dans M. Charpentier et A. Quéniart (dir.), *Vieilles et après ! Femmes, Vieillesse et société*, Montréal : Éditions du remue-ménage, p. 189-205.
- _____. 1996. « La dépendance des personnes âgées : une affaire de femmes », *Retraite et société*, n°13, p. 122-133
- _____. 1995. « Le double circuit des transmissions », dans C. Attias-Donfut (dir.), *Les solidarités entre générations : Vieillesse, Familles, État*, Paris : Nathan, p. 41-81.
- ATTIAS-DONFUT, C., et M. SEGALEN. 2002. *Le nouvel esprit de famille*, Paris : Odile Jacob.
- _____. 2001. *Le siècle des grands-parents : une génération phare, ici et ailleurs*, Paris : Autrement, Coll. Mutations.
- BALARD, F. 2011. « Vivre et dire la vieillesse à plus de 90 ans. Se sentir vieillir mais ne pas être vieux », *Gérontologie et société*, n° 138, p. 231-244.
- BENGSTON, V. L., et P. MARTIN. 2001. « Families and intergenerational relationships in aging societies : comparing the United States with German-speaking countries », *Gerontol Geriat*, n° 34, p. 207-217.
- BERNARD, M., J. PHILLIPS, L. MACHIN et V. HARDING DAVIES. 2000. *Women Ageing: Changing Identities, Challenging Myths*, London: Routledge.
- BERTAUX, D. 1996. *Les récits de vie*. Paris : Nathan, Coll. 128.
- BOURDIEU, P. 1980. *Le sens pratique*, Paris : Éditions de Minuit.
- BRANNEN, J. 2006. « Cultures of intergenerational transmission in four generation families », *The Editorial Board of The Sociological Review*, p. 133-154.
- CARADEC, V. 2007. « L'épreuve du grand âge », *Retraite et société*, n° 52, p. 11-37
- _____. 2001. *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Paris : Armand Colin.
- CHARPENTIER, M. 1995. *Condition féminine et vieillissement*, Montréal : Éditions du remue-ménage.

CHARPENTIER, M., et A. QUÉNIART. 2012. « Regards féministes sur le vieillissement au féminin », dans d'I. Mallon, C. Hummel, V. Caradec (dir.), *Vieillesse et vieillissements : regards sociologiques*, Rennes : Presses universitaires de Rennes (sous presse), 17 pages.

_____. 2009a. *Vieilles, et après ! Femmes, vieillissement et société*. Montréal: Éditions du remue-ménage.

_____. 2009b. « Quelle place pour les femmes âgées dans l'espace privé et public », dans M. Charpentier et A. Quéniart (dir.), *Vieilles et après ! Femmes, Vieillissement et société*, Montréal : Éditions du remue-ménage, p. 11-28.

_____. 2007. *Pas de retraite pour l'engagement citoyen*, Québec: Presses de l'Université du Québec.

CHARPENTIER, M., A. QUÉNIART et I. MARCHAND. 2011. « Sens et pratiques de la grand-maternité : une étude qualitative auprès de femmes âgées québécoises », *Revue canadienne du vieillissement*, 25 pages (soumis).

CHARPENTIER, M., N. GUBERMAN, V. BILLETTE, J.-P. LAVOIE, A. GRENIER et I. OLAZABAL (dir.). 2010. *Vieillir au pluriel. Perspectives sociales*, Québec : Presses de l'Université du Québec, Coll. problèmes sociaux-interventions sociales.

CHARTON, L. 2005. « Diversité des parcours familiaux et rapport au temps », *Lien social et Politiques*, n° 54, p. 65-73.

COHEN, V. 2005. *Grands-mères: un amour tendre et féroce*, Paris : Autrement, Coll. Mutations, n° 236.

COMMAILLE, Jacques. 1999. «La famille, lieu de transmission », dans Commaille et Lebatard, *La transmission entre les générations un enjeu de société*, Paris : A. Fayard, p. 18-30.

COUDIN, G., et B. BEAUFILS. 1997. « Les représentations relatives aux personnes âgées », *Actualité et dossier en santé publique*, n° 21, p. 7-9.

DE SINGLY, F. 1996. « L'appropriation de l'héritage », *Lien social et Politiques, RIAC*, n° 35, (printemps), p. 153-165.

DUBAR, C. 1996. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : A. Colin, 2^e éd.

DURKHEIM, É. 1992. *Éducation et sociologie*, Paris : Presses universitaires de France.

ENNUYER, B. 2011. « À quel âge est-on vieux ? La catégorisation des âges : ségrégation sociale et réification des individus », *Gérontologie et Société*, n°138, p. 127-142

GAUDET, S. 2009. « Devenir adulte hier et aujourd'hui : une double expérience de transmission et de définition de soi. Le cas de la jeunesse québécoise de 1960 et 2000 », dans A. Quéniart et R. Hurtubise (dir.), *L'intergénérationnel. Regards pluridisciplinaires*, Rennes : Presses de l'École des hautes études en santé publique, p. 127-148.

- GEE, E.M., et G.M. GUTMAN. 2000. *The Overselling of Population Aging : Apocalyptic Demography, Intergenerational Challenge and Social Policy*, Oxford, Don Mills.
- GESTIN, A. 2002. « "Supermamie": émergence et ambivalence d'une nouvelle figure de grand-mère », *DIALOGUE - Recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille*, n° 158, p. 22-30.
- GRANVILLE, G. 2000. « Menopause: a time of private change to a mature identity » dans Bernard et al. (dir.), *Women Ageing: Changing Identities, Challenging Myths*, London: Routledge, p. 74-92.
- GUBERMAN, N., J.-P. LAVOIE et E. GAGNON. 2005. *Valeurs et normes de la solidarité familiale : statu quo, évolution, mutation ?* Rapport de recherche présenté au Fonds québécois de la recherche sur la société et la culture, Montréal : Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale, CSSS Cavendish.
- GUILLEMARD, A.-M. 2002. « De la retraite mort sociale à la retraite solidaire », *Gérontologie et sociétés*, n° 112, p. 53-66.
- HEYCOX, K. 1997. « Older Women: Issues of Gender », dans A. Borowski, S. Encel et E. Ozanne (dir.), *Ageing and Social Policy in Australia*, p. 94-118.
- HOUDE, R. 2003. « Comment habiter sa vieillesse », *Revue québécoise de psychologie*, vol. 24, n° 3, p. 95-106.
- HUMMEL, C. 2001. « Représentations de la vieillesse chez les jeunes adultes et des octogénaires », *Gérontologie et société*, n° 98, p. 239-252.
- _____. 1998. « Les représentations sociales de la vieillesse », *Cahiers psychiatriques*, n° 25, p. 25-35.
- JODELET, D. 1989. *Les représentations sociales*, Paris : Presses Universitaires de France.
- KERISIT, M. 2000. « Les figures du vieillissement des femmes en gérontologie », dans S. Frigon et M. Kérisit (dir.), *Du corps des femmes. Contrôles, surveillances et résistances*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, p. 195-228.
- LALIVE D'ÉPINAY, C. 1995. « Les représentations de la vieillesse dans les récits autobiographiques de personnes âgées ». <<http://www.bibl.ulaval.ca/doelec/pul/dumont/fdchap20.html>>. Page consultée le 20 février 2010.
- LALIVE D'ÉPINAY, C., et D. SPINI (dir.). 2008. *Les années fragiles. La vie au-delà de quatre-vingts ans*, Québec : Presses de l'Université Laval.
- LANGÉVIN, A. 2002. « Salarial féminin et construction de l'identité de grand-mère », *DIALOGUE - Recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille*, n° 158, p. 11-21.
- LAPERRIÈRE, A. 1998. « La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées », dans J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer & A. Pires (dir.), *La recherche qualitative. Tome 1. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal : Gaëtan Morin Éditeur, p. 309-340.

- LAVOIE, J.-P. 2000. *Familles et soutien aux parents âgés dépendants*, Paris et Montréal : L'Harmattan.
- MAUGER, G. 2009. « Générations et rapports de générations », dans A. Quéniart et R. Hurtubise (dir.), *L'intergénérationnel. Regards pluridisciplinaires*, Rennes : Éditions de l'École nationale de Santé Publique, p. 17-36.
- McDONALDS, Lynn. 2006. « La retraite selon le sexe : le bien-être des femmes et la 'nouvelle' retraite », dans L.O. Stone (dir.), *Les nouvelles frontières de recherche au sujet de la retraite*, Ottawa : Statistique Canada, Gouvernement du Canada, p. 149-179.
- MEMBRADO, M. 2002. « L'aide à la vieillesse à l'épreuve des rapports sociaux de sexe », dans N. Lefevre (dir.), *Le genre : de la catégorisation du sexe*, Paris : L'Harmattan, p. 151-172.
- MERCIER, P. 2010. « Souci de soi, souci de l'autre dans le processus de vieillissement », *Dialogue*, n° 188, p. 39-52.
- MOLINIER, P., M. IVAN-REY et J. VIDAL. 2008. « Trois approches psychosociales du vieillissement », *Psychologie et neuropsychiatrie du vieillissement*, vol. 6, n° 4, p. 245-257.
- MOSCOVICI, S. 1961. *La psychanalyse, son image et son public*, Paris : Presses Universitaires de France.
- MUGNY, G., et F. CARUGATI. 1985. *L'intelligence au pluriel: les représentations sociales de l'intelligence et de son développement*, Suisse : Delval, Cousset.
- MUXEL, Anne. 2007. « Les fonctions de la mémoire familiale » dans *Individu et mémoire familiale*, Paris : Hachette, p. 13-40.
- OLAZABAL, I., et A. C. DESPLANQUES. 2008. « La grandparentalité chez les enfants du baby-baby-boom au Québec. Une nouvelle logique des rapports intergénérationnels ». *Éthique publique*, vol. 10, n° 2, p. 148-157.
- PAILLÉ, P., et A. MUCCHIELLI. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- PENNEC, S. 2009. « Des générations de femmes aux multiples engagements : du quotidien à la longue durée », dans M. Charpentier et A. Quéniart (dir.), *Vieilles et après ! Femmes, Vieillesse et société*, Montréal : Éditions du remue-ménage, p. 139-163.
- _____. 2004. « Les tensions entre engagements privés et engagements collectifs, des variations au cours du temps selon le genre et les groupes sociaux », *Lien social et Politiques-RIAC*, n° 51, p. 97-107.
- PERCHERON, A. 1993. *La socialisation politique*, Paris : Armand Collin.
- PERRIG-CHIELLO, P. 2001. « Images sexuées de la vieillesse : entre stéréotypes sociaux et autodéfinition », *Retraite et société*, vol. 3, n° 34, p. 70-87.
- PITROU, A. 1997. « Vieillesse et famille : qui soutient l'autre ? », *Lien social et Politiques*, n° 38, p. 145-158.

_____. 1992. *Les solidarités familiales*, Toulouse : Privat.

QUADAGNO, J. 1999. *Aging and the Life Course : an Introduction to Social Gerontology*, Boston: McGraw-Hill College.

QUÉNIART, A. 2007. « Prendre sa retraite avant 65 ans : pourquoi et pour quoi faire ? », dans M. Charpentier et A. Quéniart (dir.), *Vieillesse, retraite et engagement citoyen*, Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 41-55.

QUÉNIART, A., et M. CHARPENTIER. 2011. « Older Women and Their Representations of Old Age: A Qualitative Analysis », *Ageing and Society*, p. 1-25.

_____. 2009. « Agir, c'est changer les choses, c'est être dans la vie ! : origine et sens de l'engagement chez les femmes âgées », dans M. Charpentier et A. Quéniart (dir.), *Vieilles et après ! Femmes, Vieillesse et société*, Montréal : Éditions du remue-ménage, p. 167-188.

QUÉNIART, A., M. CHARPENTIER et A. CHANEZ. 2008. « La transmission des valeurs d'engagement des âgées à leur descendance : une étude de cas de deux lignées familiales », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 2, p. 143-168.

ROUSSEL, L. 1989. *La famille incertaine*, Paris : Éditions Odile Jacob.

RUSSELL, C. 1987. «Ageing as a Feminist Issue», *Women's Studies International Forum*, vol. 10, n° 2, p. 125-32.

SONTAG, S. 1972. «The Double Standard of Aging», *Saturday Review*, n° 23, p. 29-38

TASSÉ, L. 2002. « La solidarité sociale et les liens intergénérationnels : notes de recherche », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 15, n° 1, p. 200-211.

Grille d'entrevue

Le guide d'entrevue

Tout d'abord, j'aimerais vous remercier de nous accorder du temps pour cette entrevue. Notre équipe de recherche s'intéresse à la place et aux rôles des femmes âgées dans la famille et la société en général, et à ce qu'elles transmettent aux jeunes générations. Nous apprécions beaucoup que vous acceptiez de répondre à nos questions. Évidemment, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, parce que c'est votre expérience et votre perception à vous qui nous intéresse. Je vous rappelle aussi que si vous n'êtes pas à l'aise de répondre à une question, vous n'avez qu'à le dire et on va passer à une autre question.

Thème 1 : La place et le rôle des femmes âgées

1. **Je me suis présentée, pour commencer, j'aimerais que vous me parliez de vous...**
 - D'où venez-vous ?
 - Avez-vous travaillé ou fait du bénévolat ? Quel type d'emploi ou de bénévolat ?
 - Comment vous décrivez-vous comme personne ?
 - Et si vos enfants (ou proches) parlaient de vous, que diraient-ils ?
2. **Parlons maintenant un peu de la vieillesse, qu'est-ce que c'est pour vous vieillir ?**
 - Et bien vieillir, qu'est-ce que cela veut dire selon vous ?
 - Y a-t-il une façon de bien vieillir ?
 - Considérez-vous que vous réussissez votre vieillesse ?
3. **Si je vous dis « femme âgée », quelle image ou quel modèle vous vient en tête ?**
4. **Si je vous dis « grand-mère », quelle image ou quel modèle vous vient en tête ?**
5. **Comment voyez-vous la place et le rôle des femmes de votre génération, celles qui ont 65 ans et plus ?**
 - Dans notre société en général ?
 - Dans les familles ?
6. **Plus personnellement, comment voyez-vous votre place et votre rôle ?**
 - Au sein de votre famille ?
 - Dans les milieux que vous fréquentez (travail, associations, bénévolat)... ?

Thème 2 : La transmission intergénérationnelle

1. [La deuxième partie de l'entrevue s'intéresse aux choses que vous apprenez, que vous transmettez à vos descendants], donc vous m'avez dit que vous aviez des petits-enfants... Les voyez-vous souvent ?

- Comment communiquez-vous avec eux ?
- Qu'est-ce que vous faites avec eux ? Quels types d'activités ?

2. Vous sentez-vous responsable de vos petits-enfants ?

Avez-vous déjà pris en charge l'un de vos petits-enfants ?
Et si cela était nécessaire, jusqu'où iriez-vous dans cette prise en charge ?

3. Qu'est-ce qui est important pour vous de leur apprendre ou transmettre ?

4. Quelles sont les valeurs que vous transmettez ou avez transmis à vos enfants ou petits-enfants ?

- Et sur le plan des savoir-faire ou du comment-faire, des talents ? [donner des ex. si nécessaire : des recettes de biscuits, apprendre à jouer aux cartes, tricoter, etc.]
- Sur le plan des connaissances ou passions ?
- Sur le plan de l'éducation, des traditions ?
- Sur votre patrimoine, par exemple des objets qui ont une valeur pour vous ?

5. Et ailleurs que dans votre famille, y a-t-il des gens à qui vous avez transmis ces choses ?

6. Pourquoi est-ce important pour vous de leur transmettre ces savoirs, valeurs, etc. [Ajuster selon ce que la répondante a évoqué comme éléments de transmission.]

7. En quoi l'éducation, les valeurs ou les savoir-faire transmis sont différents selon le sexe de vos descendants ?

Si la répondante a l'impression de ne rien transmettre :

Faire une relance sur ses antécédents et les proches évoqués (famille, travail, bénévolat, association, etc.)

Est-ce qu'il y a des valeurs, des passions, ou autre chose d'important que vous souhaiteriez transmettre à des proches ?

8. Les personnes âgées portent une histoire...; vous avez vécu des choses dans votre jeunesse, puis comme jeune femme et mère, vous avez assisté à des événements que les jeunes d'aujourd'hui évidemment n'ont pas vécu, est-ce que vos enfants et petits-enfants connaissent votre histoire ?

- Qu'est-ce qui serait important à raconter ?
- Leur parlez-vous de l'histoire politique ou d'événements de la société qui vous ont touché ?

9. Avant de terminer, comment voudriez-vous qu'on se souvienne de vous ?

- Qu'est-ce que vous voudriez laisser ou léguer [soit en termes de souvenir, soit de choses qui ont de l'importance pour vous] ?

Caractéristiques socioéconomiques de la répondante

Âge :

Statut social :

Nombre d'enfant(s) et petit(s)-enfant(s) :

Lieu de résidence (ville/quartier) :

Type de résidence (précisez) :

Statut civil: Seule, avec conjoint, veuve :

Scolarité effectuée :

Type d'emploi antérieur (le cas échéant) :

Source du revenu actuel :

Provincial : RRQ ou rente de conjoint survivant :

Fédéral : Supplément de revenu garanti :

Votre rang dans la famille :

Combien de frères ou sœurs :

Origine des parents (pays, région, ville, ou origines ethniques) :

Occupation ou profession de la mère et du père :

Portrait sociodémographique des répondantes

Nom fictif	Âge	Scolarité	Occupation	Statut matrimonial	Nbre d'enfants	Nbre PE*	Milieu socioéconomique
	65-74 ans						
Laure	65 ans	Baccalauréat	Enseignante	Divorcée Domicile	2	2	Moyen
Pauline	65 ans	7 ^e année	Femme au foyer	Mariée	3	7	Modeste-faible RRQ mari et rente d'invalidité
Barbara	67 ans	Maîtrise	Journaliste et auteure	Mariée Domicile	2	0	Nantie Droits d'auteurs et pension de son mari professeur à l'Université McGill
Jeanine	70 ans	4 ^e année, cours de perfectionnement en emploi	Conseillère financière pendant 18 ans	Veuve Domicile	3	5	Moyen Pension de vieillesse et REER (R88)
Josée	71 ans	Doctorat	Professeure au collégial	Divorcée Domicile	1	0	Moyen Pension de vieillesse et petits revenus d'appoint (5 000 - 6 000 \$ par année) pour son implication à la Centrale des syndicats du Québec
Claire	72 ans	Maîtrise	Intervenante en psychiatrie et pédopsychiatrie	Mariée Domicile	2	2	Nantie Sa pension et celle de son mari professeur à l'UQAM

* Petits-enfants

Nom fictif	Âge	Scolarité	Occupation	Statut matrimonial	Nbre d'enfants	Nbre PE*	Milieu socioéconomique
Odette	73 ans	Cours classique et doctorat	Conseillère médicale en santé reproductive	Mariée Domicile	4	4	Moyen Ses économies et pension de vieillesse de son mari architecte
Pierrette	73 ans	11 ^e année, trois ans de cours d'infirmière	Infirmière, Femme au foyer	Mariée Domicile	4	8	Moyen Pension d'infirmière et revenu de son mari cuisinier
Adèle	73 ans	Baccalauréat	Ex-Religieuse et enseignante	Séparée Domicile	1	2	Moyen Pension de vieillesse et pension de retraitée RRQ (46 000 \$ par année)
	75 à 84 ans						
Aline	77 ans	12 ^e année, plus un an d'École normale	Femme au foyer puis aide-infirmière (18 ans)	Mariée Domicile	4	8	Moyen Pension de vieillesse du gouvernement (sa rente comme aide-infirmière et celle de son mari inspecteur en bâtiment)
Bernadette	76 ans	9 ^e année et un an de cours commercial	Commis de bureau cinq ans, puis femme au foyer	Veuve Chez son fils	4	13	Moyen Considère ses revenus comme moyens, pas de supplément de revenu
Lorraine	77 ans	7 ^e année	Travail de gardiennage	Célibataire Résidence	0	0	Moyen Pension de vieillesse et héritage reçu de son employeur

Nom fictif	Âge	Scolarité	Occupation	Statut matrimonial	Nbre d'enfants	Nbre PE*	Milieu socioéconomique
Paulette	79 ans	9 ^e année	Femme au foyer	Mariée Résidence	3	3	Modeste-faible Pension de vieillesse de son mari
Monique	79 ans	Diplôme d'École normale (12 ans de scolarité)	Enseignante au primaire (35 ans)	Mariée Domicile	4	2	Moyen Pension de professeure et de vieillesse
Marie	80 ans	Diplôme Cours supérieurs (plus haut niveau que les femmes pouvaient atteindre)	Secrétaire	Veuve Domicile	3	3	Nanti
Mona	80 ans	Cours classique	Technicienne en laboratoire (neuf ans), puis femme au foyer	Veuve Résidence	1	2	Moyen Économies personnelles (vente d'une propriété foncière) et partie de la rente de son mari
Cécile	80 ans	7 ^e année	Femme au foyer	Veuve Domicile	6	3	Modeste-faible RRQ et rente du conjoint
Chantal	80 ans	Licence	8 ans à Radio-Canada avant de se marier, puis relationniste à l'Université McGill	Divorcée Domicile	2	2	Moyen Pension de l'université et REER

Nom fictif	Âge	Scolarité	Occupation	Statut matrimonial	Nbre d'enfants	Nbre PE*	Milieu socioéconomique
Rita	81 ans	Diplôme d'études secondaires	Serveuse	Veuve Domicile	3	8 PE*, 2 APE**	Faible Pension de vieillesse (1 000 \$ par mois)
	85 ans et plus						
Denise	85 ans	Bac à 50 ans	Femme au foyer	Mariée Domicile	3	8	Moyen Pension de Radio-Canada de son mari
Thérèse	86 ans	Cours classique	Femme au foyer	Veuve Résidence	8	8 PE, 2 APE	Moyen Pension ou « assurance » de son mari et héritage de son grand-père
Josette	91 ans	4 ^e année	Gardiennage et entretien d'une maison de chambres	Célibataire Domicile	0	0	Faible Supplément de revenu garanti
Lise	93 ans	9 ^e année	Petits jobs entre 15 et 28 ans, puis femme au foyer	Veuve Résidence	3	4 PE, 3 APE	Modeste-faible RRQ et supplément de revenu garanti

** Arrières-petits-enfants

Nom fictif	Âge	Scolarité	Occupation	Statut matrimonial	Nbre d'enfants	Nbre PE*	Milieu socioéconomique
Gabrielle	94 ans	Cours classique et cours d'infirmière	Infirmière pour la télévision d'État	Célibataire Domicile	0	0	Moyen Pension de Radio-Canada
Arlette	98 ans	École normale	Femme au foyer	Veuve Résidence	2	5 PE, 3 APE	Modeste-faible Placement de son mari et supplément de revenu ou « rentes viagères »

Les auteures

Michèle Charpentier est professeure titulaire à l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal. Chercheure en gérontologie sociale, elle est particulièrement reconnue pour ses travaux sur les femmes et le vieillissement. Parmi ses publications récentes, mentionnons les ouvrages collectifs *Vieillir au pluriel. Perspectives sociales*, paru en 2010 aux PUQ, et *Vieilles, et après !* (avec Anne Quéniart) aux Éditions du remue-ménage en 2009.

Isabelle Marchand est étudiante au doctorat en service social à l'Université de Montréal (Programme conjoint Université de Montréal-Université McGill) et titulaire d'une maîtrise en intervention sociale de l'UQAM. Récipiendaire de la bourse doctorale d'études supérieures du Canada Joseph-Armand-Bombardier, son projet de doctorat s'intéresse aux politiques sociales de la vieillesse et à la citoyenneté des femmes âgées dans une perspective féministe et intersectionnelle.

Anne Quéniart est professeure titulaire au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches portent sur le genre et le vieillissement et sur la transmission intergénérationnelle. Elle est l'auteure de nombreux articles et ouvrages, dont *Vieilles, et après !* (avec Michèle Charpentier), paru aux Éditions du remue-ménage en 2009.

